

A PROPOS
DE LA
SÉPARATION
DES
ÉGLISES & DE L'ÉTAT

PAR
Paul SABATIER

- I. — ORIGINES DE LA CRISE
II. — SITUATION ACTUELLE DE L'ÉGLISE ROMAINE
EN FRANCE
III. — CONSÉQUENCES DE LA DÉNONCIATION
DU CONCORDAT



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme

33, RUE DE SEINE, 33
1905

Tous droits réservés.

Bibliothèque Maison de l'Orient



135979

Monsieur Ch. Reuñach -
Hommage de l'auteur
Paul Sébaste
à Chanteguillet
près Crest
(Drome)

A PROPOS
DE LA
SÉPARATION DES ÉGLISES
ET
DE L'ÉTAT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, PARIS

Vie de S. François d'Assise, par Paul Sabatier, 32^e édition, in-8^o de cxxvi et 420 pages 7 50

Floretum S. Francisci Assisiensis, liber aureus qui Italice dicitur i Fioretti di san Francesco, édité par Paul Sabatier, in-8^o de xvi et 250 pages 3 50

Un nouveau chapitre de la vie de S. François (L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE). Brochure in-8^o de 24 pages. Epuisé

Dissertazione su Rivo Torto e sull' ospedale dei lebbrosi di Assisi spesse volte ricordato nella vita di S. Francesco. Brochure in-4^o de 24 pages Epuisé



COLLECTION

d'études et de documents sur l'histoire religieuse
et littéraire du Moyen âge

Chaque volume se vend séparément. Les personnes qui désirent les recevoir au fur et à mesure peuvent s'inscrire à la Librairie Fischbacher qui les leur expédiera directement sans augmentation de prix.

EN VENTE

TOME I : Speculum perfectionis seu sancti Francisci Assisiensis legenda antiquissima, auctore fratre Leone. Nunc primum edidit Paul Sabatier. In-8^o de ccxiv et 376 pages 12 »

TOME II : Fratris Francisci Bartholi de Assisio tractatus de indulgentia S. Mariæ de Portiuncula. Nunc primum integre edidit Paul Sabatier, in-8^o de clxxxiv, x et 204 pages 12 »

TOME III : Frère Elie de Cortone. Etude biographique par le Dr Ed. Lempp, in-8^o de 220 pages. 7 50

TOME IV : Actus S. Francisci et sociorum ejus edidit Paul Sabatier, in-8^o de lxiv et 272 pages. 40 »

TOME V : S. Antonii de Padua vitæ duæ quarum altera hucusque inedita. Edidit, notis et commentario illustravit Léon de Kerval, in-8^o de xiv et 314 pages. 40 »

DIJON, IMPRIMERIE DARANTIERE.

A PROPOS

DE LA

SÉPARATION

DES

ÉGLISES & DE L'ÉTAT

PAR

Paul SABATIER

- I. — ORIGINES DE LA CRISE
II. — SITUATION ACTUELLE DE L'ÉGLISE ROMAINE
EN FRANCE
III. — CONSÉQUENCES DE LA DÉNONCIATION
DU CONCORDAT



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme

33, RUE DE SEINE, 33

1905

Tous droits réservés.

PRÉFACE

Les pages qui suivent ont été préparées sur l'invitation du journal le *Times*.

Quelques amis ont pensé qu'il pourrait être utile de les publier aussi en France. Les voici donc complétées, et augmentées de quelques notes qui n'auraient pu trouver place dans un quotidien.

J'ai cru devoir prévenir le lecteur, afin qu'il puisse comprendre pourquoi j'ai appuyé si fortement sur des faits qui, en France, sont encore dans toutes les mémoires.

PAUL SABATIER

LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

L'Europe entière se préoccupe de la crise religieuse que traverse la France à l'heure actuelle. L'Europe a raison. L'effort que nous faisons n'avait jamais été tenté. C'est une expérience nouvelle dont les autres nations pourront tirer de nombreux enseignements.

Voir dans la séparation de l'Eglise et de l'Etat, telle qu'elle se présente à nous, une mesure politique provoquée, serait une erreur complète. Si, à l'heure actuelle, des hommes politiques viennent à se vanter de l'avoir voulue, de l'avoir créée, on est en droit de leur dire qu'ils commettent une erreur de fait. Mais peut-être vaut-il mieux ne rien leur

dire du tout. A quoi bon les contrister ? Je connais un bambin qui l'an dernier, avant de quitter les montagnes, s'esquiva pour aller enfouir quelques semences dans la terre. Cette année, triomphalement, il nous montre de grands sapins et croit — ou prétend croire — que ce sont ces sapins qu'il a semés !

Ceux qui voudraient se faire passer pour les pères de la séparation sont les victimes d'une illusion analogue à celle de leurs adversaires qui s'en vont criant qu'elle a été décrétée par trois ou quatre francs-maçons, suppôts de Satan.

En réalité le mot même de séparation est tout à fait impropre pour désigner cette crise : la rupture avec Rome, la dénonciation du concordat, la suppression du budget des cultes n'en sont que les conséquences lointaines et le symbole extérieur. La France se trouve à un des moments principaux de son évolution intellectuelle, morale, religieuse ; il ne serait pas plus en son pouvoir de l'éviter qu'il n'est au pouvoir des individus d'échapper à la crise de la puberté.

Le pays entier sent cela mystérieusement. Il se recueille : un secret instinct l'avertit de se préparer. On se demande çà et là, dans la presse étrangère, pourquoi la France s'est tant assagie, pourquoi le léger Français est devenu si résolument pacifique ? L'explication vraie, profonde, physiologique, on peut dire, la voilà.

Il ne faut donc pas que ces mots, séparation des Eglises et de l'Etat, nous fassent illusion et nous empêchent de voir la gravité et la complexité des événements. S'il ne s'agissait que du budget des cultes, la France aurait pu peut-être trouver des exemples en Amérique. Mais aux Etats-Unis, la séparation n'est qu'un mot et une apparence. Aucun culte n'y est salarié, parce qu'avec l'étonnant fourmillement des églises et des sectes, on ne pouvait songer à salarier tous les clergés ; on n'en a donc salarié aucun. C'est un état de fait, une solution tout empirique d'un problème pour lequel la France cherche une solution raisonnée, logique et idéale ; c'est un résultat de l'adaptation aux circonstances, résultat peut-

être provisoire, car il est permis de se demander, sans absurdité, si la mentalité impérialiste se développant là-bas, deux ou trois églises n'y absorberont pas les autres, et si le jour ne viendra pas où celles-ci entreront en pourparlers avec l'Etat, pour se faire verser la juste rétribution des services qu'elles lui rendent. En d'autres termes, aux Etats-Unis, l'Etat reconnaît toutes les églises et s'estime leur débiteur.

En France, c'est tout le contraire : le pays est en train de leur signifier sa rupture avec elles. La suppression du budget des cultes n'est qu'un détail, qu'un épisode. Ce n'est pas une question de gros sous qui nous agite. En réalité, c'est l'adieu à un passé qui nous a formés. C'est une révolution religieuse qui se prépare.



Probablement, beaucoup de lecteurs trouveront la première partie de l'étude suivante,

celle où je parle des origines de la crise, poussée au noir. Et peut-être trouveront-ils la seconde, celle qui traite de ses résultats et de l'évolution du catholicisme, empreinte d'un optimisme exagéré. Ils voudront bien m'excuser et penser que j'ai cherché à parler en historien. J'ai dit simplement, ingénument, ce que je vois.

Il me faut encore ajouter une autre indication préliminaire. Devant le parlement, il n'a été question que de la séparation des églises et de l'Etat. Je ne parlerai ici que de la séparation de l'Eglise — Eglise catholique Romaine — et de l'Etat.

En effet, s'il n'y avait eu en France que des églises protestantes et des synagogues, la question de la séparation ne se serait pas imposée si vite. La loi qui va être faite enveloppera tous les cultes unis à l'Etat, mais ce ne sera là qu'une conséquence et un contre-coup, parce que le parlement ne pouvait pas faire de distinctions et de catégories : au fond la loi qu'il va voter a été provoquée par l'Eglise Romaine, et c'est elle surtout qu'elle vise.

Le protestantisme existe pourtant en France, et, quoiqu'il n'y soit qu'une faible minorité, il y est puissant et influent ; mais son action religieuse y est à peu près nulle. Il est méconnu parce qu'inconnu. Sans doute, si la France était protestante, la crise actuelle aurait été un peu retardée, mais dans vingt ans, dans cinquante ans, la question aurait été posée tout de même et résolue dans le même sens.

Les circonstances amènent le parlement à ne voir guère que la rupture avec l'Eglise ; en réalité, c'est bien la rupture avec toutes les églises, et cette crise est l'aboutissement normal et nécessaire de la laïcisation démocratique.

Les origines de la crise

Une remarque s'impose, dès qu'on jette un coup d'œil sur la vie de la France au XIX^e siècle, c'est que si l'Etat maintenant se sépare de l'Eglise, l'Eglise lui a depuis longtemps signifié la séparation. Naturellement je parle ici de l'ensemble du clergé. Il y a eu des exceptions, mais elles ont été assez rares pour qu'on ait le droit de dire que, depuis 1870 en particulier, l'Eglise a inlassablement fourni les troupes envoyées à l'assaut de la République. Les catholiques n'ont pas été seulement conservateurs, ils ont été violemment, éperdument réactionnaires, prêts à s'enrôler sous n'importe quel drapeau, que ce fût celui de Boulanger ou de Drumont, pourvu qu'on leur promît de débarrasser bien vite le pays

d'un régime détesté (1). Quand des prêtres se rencontrent et se demandent des nouvelles de leurs paroisses, ils ne se disent pas : « Combien avez-vous de familles pratiquant les vertus chrétiennes ? » Ils disent : « Combien d'électeurs bien pensants avez-vous ? » Or, l'électeur bien pensant est celui qui pense le moins possible, ou dont les pensées sont des pensées de haine et de fureur contre la République.

(1) La République, après 1870, a eu pour l'Église Romaine des prévenances qu'aucun autre gouvernement n'a eues. Au lieu d'être reconnaissante, la majorité se laissa entraîner par les violents du genre de M^{gr} Freppel, et le pays se vit, en 1873, sillonné de pèlerinages provocants qui se rendaient à Paray-le-Monial au cri de : Sauvez Rome et la France au nom du Sacré-Cœur !

« Quand on songe, dit M. Chainé, que de 1871 à 1873 les catholiques étaient les maîtres de tous les postes de l'État, depuis celui de Président de la République jusqu'à ceux de garde-champêtre ; que l'armée, toujours zélée, des fonctionnaires de tous grades était à leurs ordres, de quelles fautes, de quelles maladroites ne faut-il pas qu'ils aient été coupables, pour s'être fait expulser, jusqu'au dernier, du pouvoir que les circonstances leur avaient donné et dont ils occupaient toutes les avenues ? »

Mais va-t-on dire : « Ceci a pu être vrai avant la fameuse intervention de Léon XIII en faveur du ralliement des catholiques à la République, mais ce n'est plus vrai à l'heure actuelle. »

Je réponds que les instructions pontificales n'ont eu aucun résultat sur les dispositions intimes des catholiques.

Léon XIII fut-il mal compris, trahi par les cléricaux français ? Ce serait trop long de l'examiner ici. Ce qui est sûr, c'est que cette intervention eut un résultat diamétralement opposé à celui que le pape désirait : l'abîme ne fit que s'élargir entre le catholicisme et la démocratie.

Les ralliés, en effet, s'étaient imaginé, avec une naïveté frisant l'inconscience, qu'il leur suffirait d'accepter le mot de République, d'arborer le drapeau tricolore et de souffrir le chant de *la Marseillaise*, pour que la démocratie leur fit fête et se trouvât très honorée de les prendre pour chefs. Mais la démocratie se montra prudente et pria ces amis inattendus de faire un apprentissage, un noviciat, de

donner des preuves de leur attachement. L'instant d'après, ils avaient disparu. Il serait facile, aujourd'hui, de retrouver le nom de beaucoup de ces républicains d'un jour mêlé aux entreprises les plus louches ou les plus saugrenues contre la République (1).

Les gens qui se réclament bruyamment de leur qualité de catholiques ont sans doute des « vertus surnaturelles » très appréciées de leurs directeurs spirituels ; mais, dans cette aventure, comme dans beaucoup d'autres, ils

(1) Les défenseurs attitrés de l'Eglise ne se lassent pas de répéter que la liberté du catholique est illimitée pour tout ce qui n'a pas été défini par le magistère infallible, et pour tout ce qui ne concerne ni la foi ni les mœurs.

Or en fait, ces apologistes eux-mêmes sont les tout premiers à agir comme des gens ayant le besoin, la nostalgie de la soumission. Il y a trois ans, se fonda une société dont presque tous les membres étaient des prêtres. Rome, mal informée par des zélandi jaloux, invita les ecclésiastiques à s'en retirer et motiva sa décision sur les renseignements erronés qu'elle avait reçus. Les prêtres se retirèrent. Il ne vint à aucun d'eux l'idée de dire au cardinal Rampolla : « Votre condamnation est basée sur une erreur de fait. »

ont montré un manque de tenue intellectuelle et morale dont le pays a été profondément impressionné (1).

Ce qui rend la mentalité cléricale si antipathique à la démocratie française, ce n'est pourtant pas qu'elle soit conservatrice et réactionnaire. Cela on le lui pardonnerait, si chez elle les idées réactionnaires étaient le fruit d'une conviction profonde, sincère, vécue. Mais non, les cléricaux français appliquent aux choses de la politique la notion de la foi d'autorité à laquelle ils sont habitués dans les choses religieuses. Ils veulent croire. Ils se félicitent de leur foi aveugle, en font une vertu, et le moment vient où, d'instinct, ils se tournent vers Rome pour en recevoir le mot d'ordre (2).

(1) Sur l'attitude des catholiques français depuis 1870, il faut lire les œuvres des abbés Naudet et Dabry, en particulier : *Pourquoi les catholiques ont perdu la bataille*, de l'abbé Naudet (Paris, in-18, 1904), et *Les Catholiques républicains*, par l'abbé Dabry (in-18, Paris, 1905).

(2) Il n'est certes pas aisé de faire un portrait exact du cléricat français : il est avant tout réac-

Rome, comme la plupart des oracles, donne des réponses fort embrouillées, mais donnât-

tionnaire : de plus, il est toujours sur le chemin de Rome, pour y aller ou en revenir. Mais ici il faudrait distinguer les cléricaux sincères qui acceptent vraiment les directions pontificales et les cléricaux farceurs qui se font un jeu de les travestir. Ce sont des cléricaux français qui ont prié pour la conversion de Léon XIII et du cardinal Rampolla ! Et encore aujourd'hui, quelques-uns de leurs chefs ne parlent du prédécesseur de Pie X que sur le ton du plus parfait dédain : « Ce pauvre Léon XIII ! » V. Baron de Mandat-Grancey : *Le Clergé français et le Concordat* (Paris, in-12, 1903) p. 26, 196, 206. Par contre, ce baron est plein d'admiration pour Pie X et l'avertit que seulement quatre ou cinq évêques ont su conserver l'estime (!) des catholiques (p. 62).

M. de Mandat-Grancey n'est guère plus aimable pour les congréganistes : « Les généraux et autres chefs des ordres religieux ont été encore au-dessous des évêques. Ils n'ont su ni prévoir l'orage, ni manœuvrer pendant qu'il a duré, ni même mourir avec dignité. » (*Loc. cit.*, p. 138). Tout cela, parce que évêques et généraux des ordres religieux n'ont pas mené assez vivement la campagne contre la République, que ces pieuses gens, dans leur argot, appellent « la gueuse ».

Je n'ai pas à m'étendre ici sur les querelles entre catholiques réfractaires aux directions de Léon XIII et catholiques ralliés. Devant le grand public les deux partis s'efforcent d'observer une certaine tenue,

elle toujours, directement ou indirectement, les conseils les plus efficaces, à leur retour, ceux qui l'ont consultée ont perdu dans ce voyage réel ou idéal leur qualité de citoyens.

Nous sommes ici à l'origine profonde du conflit entre l'Etat et l'Eglise, conflit qui aurait pu éclater quelques années plus tôt ou plus tard, mais qu'aucune habileté, aucune mesure politique ne pourrait écarter pour longtemps. Le citoyen, d'après la conception des Français actuels, ce n'est pas l'électeur, ce n'est pas même le soldat prêt à verser son sang pour la patrie ; pour faire le citoyen digne de ce nom, il faut quelque chose de plus profond

mais de temps en temps l'orage éclate. Voir par exemple *l'Osservatore Romano* (journal officiel du S. Siège), n° du 24 février 1901, on y trouvera un long article où *la Vérité Française* est fustigée impitoyablement. Le journal pontifical y relève un article « tissu d'assertions gratuites et malignes, d'affirmations qui sont en opposition parfaite avec le nom glorieux inscrit en tête de ce journal et où les insinuations perfides sont entremêlées de calomnies. » Il termine en disant que la défaite politique des réfractaires est « la conséquence de leur cécité et de leur obstination. »

et de plus intime : un effort personnel et viril pour voir clair, se conquérir une opinion et agir après cela en conséquence.

Cet effort peut avoir des résultats plus ou moins heureux ; il sera complet, parfait chez les uns ; pressenti seulement chez les autres ; mais, pleinement réalisé ou simplement esquissé, il suffit pourtant à transformer un individu, à en faire un homme nouveau.

Il n'y a donc pas en France deux partis campés en face l'un de l'autre, mais deux conceptions antithétiques de la vie. Une lutte si profonde n'a encore été vue dans aucun pays. Les philosophes diraient peut-être que les systèmes de l'immanence et de la transcendance sont aux prises ; un spectateur, même distrait, dirait qu'il y a d'un côté une civilisation qui est en train de poindre, de l'autre une civilisation qui est en train de mourir.

Ici il faudrait distinguer soigneusement entre cléricaux et catholiques ; il y a, en effet, un groupe de catholiques qui ne songent à s'adresser à l'autorité que pour les choses

religieuses. Nous les retrouverons plus loin, et on verra quel avenir est réservé, je crois, à cette minorité. Mais ce n'est, pour le moment, qu'une avant-garde, et puisque j'envisage la situation actuelle, je dois constater qu'aux yeux du clérical le catholique indépendant est une sorte de monstre, et qu'aux yeux du grand public catholicisme et cléricalisme sont synonymes.

Cela étonnera peut-être, mais la politique de Léon XIII, bien loin d'amener un rapprochement entre l'Eglise et la démocratie, a eu des résultats tout contraires. Elle a fait éclater l'antithèse.

Je ne m'occupe pas ici de sonder les intentions du pontife, mais il faut constater un fait étrange : c'est que les organes les plus bruyants du parti clérical se rencontrèrent alors un instant avec ceux de l'anticléricalisme militant, pour déclarer que le pape, bien loin de vouloir aiguiller le catholicisme vers des horizons nouveaux, faisait une manœuvre destinée à tourner la place et à conquérir la République. Le grand public, qui ne pouvait pas se

rendre à Rome et demander au pape sa pensée de derrière la tête, fut bien obligé de s'en remettre à *la Croix* et à *la Vérite française* pour l'interprétation des directions pontificales.

Mais admettons que ces discussions n'aient pas eu lieu, que l'insincérité de Rome n'ait pas été proclamée par ceux-là mêmes qui se disaient chargés de transmettre ses directions; supposons non seulement que Léon XIII ait voulu un ralliement vrai, sincère, désintéressé; imaginons de plus que ses instructions aient eu un plein succès : l'effet produit sur l'opinion publique en France n'aurait guère été différent. La démocratie est jalouse. Une approbation la choque tout autant qu'une improbation, car celui qui l'approuve s'arroge des droits sur elle, et voilà ce qu'elle ne saurait admettre.

Il y eut un frisson d'étonnement, jusque dans les campagnes les plus reculées, lorsqu'en 1893 on vit des curés, qui, l'année précédente, avaient refusé les clefs de l'église pour pavoiser le jour de la fête nationale du 14 juillet, non seulement tolérer le drapeau tricolore à

la cime du clocher, mais encore en placer des faisceaux autour du maître-autel et chanter une messe pour la République.

Ce brusque changement d'attitude a grandement contribué à déconsidérer l'Église, car il a mis en relief l'incompatibilité qu'il y a entre la notion cléricale du citoyen et la notion démocratique. Lorsqu'avant Léon XIII la démocratie attaquait le cléricalisme, ce n'était pas parce qu'il a telles ou telles idées, mais parce qu'il a des convictions reçues et non conquises ; et voici que Léon XIII remonte le mécanisme de transmission ! Cette fois, il est vrai, le mécanisme porta d'aimables nouvelles, mais qu'importe ? C'est de ce mécanisme que la démocratie ne veut pas.

Les efforts de Léon XIII n'ont donc eu aucun succès. La plupart des citoyens français ont pensé que si lui, pontife dont on célébrait le libéralisme et l'intelligence, dictait à ses fidèles leur conduite politique, c'est que l'Église ne peut pas s'empêcher de sortir du domaine spirituel. Quand bien même le pape serait en mesure de nous envoyer un système

politique parfait, un corps de fonctionnaires irréprochables, la démocratie française n'en voudrait pas, parce qu'à tort ou à raison elle veut se diriger elle-même, vivre *sa* vie. Elle n'ignore pas que l'entreprise est rude, le succès incertain, mais cette volonté est devenue chez elle un instinct, contre lequel elle ne saurait réagir.

La démocratie se dédira-t-elle, rebroussera-t-elle? C'est comme si l'on demandait au jeune homme qui, dans la force et la fierté de ses vingt ans, a quitté la maison paternelle, s'il pourra jamais redevenir un petit garçon bien obéissant.

* * *

Cette tendance qu'ont les cléricaux français de s'inspirer, dans leur conduite politique, des conseils de l'autorité ecclésiastique, n'a pas seulement pour résultat de les isoler du reste de la nation, elle leur cause un autre préjudice presque aussi grave : habitués à la soumission, ils ne peuvent pas comprendre

chez les autres une attitude différente. L'impérieux besoin qu'a le républicain de son autonomie civile n'est pas seulement pour le clérical un sujet d'étonnement et de scandale, c'est une impossibilité. C'est un miracle ; et lui, qui croit à Lourdes et à la Salette, devient devant ce phénomène, d'une incrédulité que rien ne peut vaincre. Vous êtes en conversation avec lui ; vous lui exposez tranquillement votre point de vue ; tout à coup il vous arrête brusquement : « Pourquoi avez-vous cette opinion ? » Vous vous efforcez alors de lui exposer vos arguments, de lui raconter la genèse de votre propre pensée. Peine perdue, il ne vous écoute pas ; mais, s'il est intime avec vous, il vous saisira les deux mains et s'écriera sur un ton d'affectueux reproche : « Voyons, mon bon ami, ne cherchez pas à m'en faire accroire, je vois que vous savez très bien votre leçon, mais de grâce avouez-moi le mot d'ordre. Nous sommes mieux renseignés que vous ne croyez. Nous savons que les loges et les arrière-loges ont leur plan. »

Toutes les dénégations que vous pourrez

lui opposer ne serviront de rien. Tout homme qui n'est pas clérical appartient pour lui à quelque ténébreuse secte révolutionnaire, où le mensonge est un devoir. Votre parole n'est pour lui d'aucun poids.

Une mentalité de ce genre coupe tous les ponts, et empêche toute conversation suivie avec ceux qui en sont atteints.

Là est, je crois, une des raisons les plus profondes de la crise actuelle, ce qui en fait l'importance et la nouveauté.

Mais à côté de ces motifs empruntés à l'évolution même de la pensée démocratique arrivant à sa majorité, il y a eu d'autres causes qui ont précipité les événements.

En 1882, sous le ministère de Jules Ferry, la France avait donné un avertissement à l'Eglise. Peut-être les catholiques auraient-ils alors agi sagement, si au lieu de faire des cérémonies d'expiation et de voir l'intervention miraculeuse du bon Dieu dans la mort de quelques commissaires de police ou de quelques huissiers obligés d'instrumenter contre les couvents, ils eussent essayé de comprendre

les mesures qui leur causaient tant d'émoi.

Mais non, les congrégations crurent à un accès de colère, à peu près comme l'homme qui, constatant une saute barométrique, ne songerait même pas à y chercher une indication pratique. Chassées par la porte, les congrégations revinrent par les fenêtres, par toutes à la fois ! Elles pullulèrent, achetèrent des champs, des maisons, créèrent des ateliers. Tout d'abord, cela s'était fait avec quelque hésitation, on ménageait quelques apparences ; mais dix ans après, les moines avaient tout oublié : non seulement ils allaient et venaient en toute liberté, mais ils prenaient des attitudes de vainqueurs et mettaient une sorte de coquetterie à braver l'opinion publique.

Les plus hardis dans cette voie furent les Pères Augustins de l'Assomption ou Assomptionnistes. La lassitude manifeste et l'indifférence avec lesquelles la France, vers 1890, accueillait les formules stéréotypées de l'anticléricalisme vulgaire leur fit illusion. Ils crurent que l'heure était venue, que tout leur serait

permis et possible. Ils traitèrent la France en pays conquis.

Tout à coup, le pays s'aperçut qu'une misérable petite feuille, à laquelle, pendant de longues années, on n'avait fait aucune attention, pour laquelle on n'avait eu que pitié et dédain, était en train de conquérir une des premières places dans la presse, par l'importance de son tirage. Dans les pauvres journaux de province qui tirent à quelques centaines d'exemplaires, on n'avait jamais rien vu d'aussi vide, d'aussi vulgaire que *la Croix*. Visiblement, les rédacteurs s'appliquaient à se mettre au niveau des mentalités les plus frustes, les plus incultes, non pour les amener à un niveau plus élevé, mais pour les flatter. Ce qui fit le succès immense de ce journal, ce ne fut pourtant point cela, ce fut la haine qui coulait à pleins bords dans ces colonnes au haut desquelles était l'image du Crucifié du Calvaire (1).

(1) Les Assomptionnistes n'ont pas été les seuls à voir dans la moquerie haineuse la meilleure des armes pour combattre leurs adversaires. Le groupe bien plus modéré de l'*Action Libérale populaire*, de

Une partie du clergé français vit bien le préjudice moral énorme que *la Croix* allait causer au catholicisme, mais ces clairvoyants étaient une minorité ; ils n'osèrent pas protester trop haut, et sachant que les Assomptionnistes ne pardonnaient pas à leurs contradicteurs, ils gémirent en silence.

Après avoir fait semblant de servir le clergé séculier, les gens de *la Croix* le domestiquèrent. Ils avaient compris le parti immense qu'ils pourraient tirer des cadres ecclésiastiques concordataires. Toute la hiérarchie catholique, depuis les évêques jusqu'aux plus humbles vicaires et aux enfants de chœur, fut considérée par eux comme leur administration naturelle et gratuite. Bientôt il se trouva ainsi, dans chaque commune de France, cinq ou six personnes pourvoyant *la Croix* d'abonnés et de nouvelles. « Zélateurs et zélatrices » s'acquittaient de leur mission avec un succès mer-

M. Jacques Piou, adopte la même méthode. Il a publié, pour 1905, un Almanach répandu à profusion. On y verra d'un coup d'œil le ton ordinaire de la polémique cléricale.

veilleux, mais bien naturel, si on réfléchit que chacun d'eux connaissait parfaitement son milieu. Passés maîtres dans l'art d'organiser la réclame, les Assomptionnistes arrivèrent à faire de la « Bonne Presse » la première préoccupation des Catholiques français, l'Œuvre par excellence. Il n'y eut plus seulement *la Croix de Paris*, mais chaque région importante eut la sienne. On les compléta bientôt par *la Croix illustrée*, *la Croix du Dimanche*, *la Croix du Marin*, *le Noël* ou *Croix des Enfants*, *les Contemporains*, *la Croix des Comités*, *la Franc-Maçonnerie démasquée*, *les Questions actuelles*, *le Laboureur*, *la Ligue de l'Ave Maria*, *l'Œuvre électorale*, que sais-je encore (1)?... Puis, comme il fallait isoler les

(1) Pour s'imaginer combien cette organisation était efficace et compacte, il faut lire *la Croix des Comités*, où les PP. Assomptionnistes chauffaient le zèle de leurs correspondants et organisaient la bataille. Elle était accompagnée d'un supplément « Nos Conférences, » où ces religieux donnaient à leurs amis des modèles de conférences sur les questions du jour et formaient leur mentalité. Ces Conférences furent un trait de génie.

Il ne fut pas difficile, en effet, de trouver un peu

catholiques du reste de la France, les préserver des contacts impurs, il y eut toute une éclosion de feuilles littéraires, voire même

partout, et jusque dans les campagnes les plus écartées, des hommes du peuple qui furent très flattés qu'on songeât à eux comme conférenciers. On leur mettait entre les mains la petite brochure. Ils l'apprenaient par cœur, la déclamaient avec un brio rare chez des conférenciers professionnels, et, sans s'en apercevoir, devenaient des agents merveilleusement efficaces de l'Assomptionnisme.

Infailiblement, ces conférenciers bénévoles croyaient à tout ce qu'ils racontaient dans leurs harangues, absolument comme si c'eût été le résultat de travaux personnels et de vues originales.

Auraient-ils, lorsqu'ils répétaient leur leçon, rencontré une contradiction, ils auraient été incapables de la comprendre, ils ne pouvaient que recommencer avec plus de véhémence; ce qui, devant un auditoire populaire, est le plus sûr moyen de succès.

On voit quel merveilleux instrument de perversion des intelligences était devenue la Bonne Presse. L'excès du mal arracha à un prêtre intelligent un cri d'alarme: M. l'abbé Quiévreux voulut attirer l'attention des catholiques sur une œuvre urgente entre toutes: L'œuvre intellectuelle. Sa voix se perdit dans le désert.

Rien de plus suggestif que la Table des matières de « Nos Conférences ». La diversité apparente des sujets cache mal le but, à savoir l'organisation du parti catholique. C'est une fraction du pays qui se

scientifiques. Enfin, comme la plaisanterie n'est pas interdite, il y eut même des caricatures et des calembours. Caricatures orthodoxes et calembours canoniques.

Que ceux de mes lecteurs qui sont curieux de pathologie religieuse parcourent la Collection du *Pèlerin*, supplément illustré de la *Croix*. Ils verront les lamentables inepties, qu'en croyant servir la cause de Dieu, de son

réclame, à elle seule, du passé de la France, s'efforce de créer en politique une notion d'orthodoxie qui lui permettra d'exclure ses concitoyens.

Les sujets le plus souvent traités sont ceux de « l'Action maçonnique », « le Complot protestant », « les Syndicats agricoles », « l'Union catholique », tout cela entremêlé de conférences-réclame sur la Bonne Presse.

La France fut inondée de tracts à un sou. Voici quelques titres : *Manuel de propagande de la « Croix »* ; *l'Œuvre surnaturelle (!) de la « Croix »* ; *Croisade d'honneur et de patriotisme* ; *l'Apostolat de la Presse*.

Les personnes qui n'ont pas beaucoup de temps et voudraient se faire une idée de la mentalité que répandent ces Messieurs de la *Croix* pourraient se procurer l'*Almanach du Pèlerin pour 1906*, qui vient de paraître (0,50) aux Bureaux de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, et chez tous les libraires catholiques.

Christ et de l'Eglise, les Assomptionnistes déversaient sur la France.

Enivrés par leur succès, ils y virent, sans doute, une indication providentielle, et redoublèrent d'audace. Encore quelques mois, pensaient-ils, et le pouvoir serait conquis. Ils rejetteraient dans l'Enfer (?) tous les suppôts du Diable (1), c'est-à-dire les serviteurs de la démocratie.

Pendant longtemps, la France laïque n'eut à l'égard de ces moines ligueurs qu'une indifférence frisant le mépris. On ne pouvait pas croire à l'influence profonde, réelle, d'une poignée d'agités.

Eux crurent que la France laïque était vaincue, qu'elle avait peur. Ils résolurent donc de jeter la panique dans ses rangs. Les bons apôtres du nationalisme et de l'antisémitisme, prévoyant une curée, allèrent à la messe, devinrent les fidèles alliés des Assomptionnistes, et l'on vit pulluler les associations

(1) Le Diable, les démons et le satanisme reviennent dans presque tous les numéros des publications assomptionnistes.

les plus étranges. C'était une sorte de France nouvelle qui se constituait dans les rangs de l'Eglise, et qui ne se gênait guère pour parler des représailles et des vengeances du jour, très prochain, où elle serait victorieuse.

Elle se donna un drapeau, le drapeau du Sacré Cœur qu'on vit flotter derrière le Crucifix, en tête de *la Croix*, avec ces paroles du Christ à la Bienheureuse Marguerite Alaccocoque : « Mon cœur veut être peint dans tous les étendards de la France, pour la rendre victorieuse de tous ses ennemis et triomphante de tous les ennemis de la Sainte Eglise. »

Il y eut dans le clergé bien des hommes qui virent le danger, et auxquels il répugnait profondément de voir la religion du Christ couvrant une croisade de haine et de guerre civile ; mais, terrorisés, ils n'osèrent rien dire, et les journaux catholiques les plus modérés, comme *l'Univers*, se mirent à faire campagne avec les *Croix*. Il se trouva trente-cinq évêques pour féliciter M. François Veuillot d'un ouvrage qu'il intitula *le Drapeau du Sacré Cœur* (1).

(1) Edité chez Tolra, 28, rue d'Assas.

« Le drapeau demandé par le Sacré Cœur à la France » opéra dès lors d'incessantes conquêtes. A Nancy d'abord, puis dans une foule de villages, furent fondées des Milices du Sacré Cœur. Enfin le 13 janvier 1901, la commune d'Auriac (Aveyron) fut solennellement consacrée au Sacré Cœur par le Maire, escorté de tout le conseil municipal. Son nom mérite d'être cité, puisqu'elle fut la première à entrer dans cette voie (1).

La façon bruyante dont les Assomptionnistes escomptaient déjà leur victoire attirait du reste dans leur orbite de gros bataillons

(1) Le procès-verbal et l'acte de consécration furent publiés dans *l'Univers* du 10 février 1901. On y lit : « Nous, membres du Conseil municipal... à l'unanimité nous nous sommes réunis pour affirmer notre grand désir de voir le gouvernement de la France répondre aux demandes de Notre Seigneur Jésus-Christ par la consécration officielle de la nation au Sacré Cœur et la reproduction de son image sur le drapeau français. »

Deux ans après, *l'Univers* disait — et ses lecteurs n'en furent pas surpris — : « L'image du Sacré Cœur imprimée au milieu du drapeau français trouble décidément les sectaires. Celui (?) qui les inspire y reconnaît déjà son vainqueur (!). »

d'indécis. Après avoir gagné les paysans des régions catholiques, on voulut en conquérir les commerçants. Cafetiers et maîtres d'hôtels furent charitablement avisés que *la Croix* était le journal le plus lu de France. Les jours suivants, de riches voyageurs passaient, la demandaient avec insistance et quelquefois refusaient de prendre un apéritif, là où on ne recevait pas « le bon journal ». Il faudrait une force de caractère que les limonadiers n'ont guère, pour résister à de pareils arguments. Ils cédaient donc, mais un trésor de colère et de rancune s'amassait profondément contre ces organisateurs d'une inquisition d'un nouveau genre, et dans bien des localités du Midi, on commençait à rappeler les souvenirs oubliés de 1815 et de la Terreur Blanche (1).

(1) Voici quelques phrases du sermon que le P. Coubé claironna à travers la France en septembre 1900 :

« Oh ! comme il était beau et terrible, ce peuple Cœur de lion, quand il se dressait sur l'Europe et menaçait l'iniquité de ses inéluctables colères ! Comme il était beau, quand il épouvantait de ses rugissements les hordes musulmanes ; quand il se

Cantonnés dans leur boutique-chapelle, uniquement attentifs aux progrès de leur conjuration contre les « monstres modernes », les Assomptionnistes ne comprenaient rien aux signes des temps.



Arrêtons-nous un instant. Nous sommes aux environs de 1896. Depuis 1870 la démo-

couchait devant le Saint-Sépulcre et disait à Mahomet : « Viens le prendre ! » quand il s'étendait devant le trône des Papes et criait aux forbans couronnés : « N'approchez pas ! » quand il disait à l'hérésie albigeoise : « Meurs ! » et au protestantisme : « Va-t'en ! » Oui, il était beau, alors, le lion de France!

.
« Rugis donc, ô Lion, rugis dans l'air immense et lumineux, pour annoncer au monde que tu es las de dormir, que tu vas descendre dans la plaine, pour combattre et broyer l'iniquité. Rugis, ô Lion, pour commander aux sectes impies de disparaître de la terre de France. Rugis, pour rallier autour de toi tous les soldats du Christ et de sa Mère, et que ta voix, passant par-dessus le Mont Blanc éternel, aille dire à tous les échos que le règne du mensonge est fini et que la vérité, trop longtemps obscurcie, va sortir du nuage et resplendir sur le monde. »

cratie française n'a pas cessé de prendre de plus en plus conscience d'elle-même. Elle a triomphé de toutes les crises, éliminé tous les poisons. Par le mot de laïque elle indique qu'elle renonce à toute espèce de droit divin politique et à toutes les conséquences qui en dérivent. L'esprit de caste lui répugne ; en tout et partout elle marche vers la liberté et la lumière, aussi opposée aux procès à huis clos qu'au secret des chancelleries.

Elle veut l'instruction laïque et obligatoire : car, qu'un autre puisse juger à notre place lui paraît aussi impossible que de demander à un autre de manger et de digérer pour nous. Elle veut que chaque individu devienne un citoyen, c'est-à-dire, une molécule active et intelligente de la société, et ce citoyen n'a pas plus le droit de renoncer à un de ses devoirs ou à une de ses prérogatives, qu'il n'a le droit de s'émasculer. Nos frères aînés, il y a trente ans, eurent des *remplaçants* qui, pour mille ou deux mille francs, faisaient en leur nom leur service militaire. Or, voici qu'après à peine une génération, cette seule idée du

remplacement nous paraît une sorte de monstruosité.

Voilà, en quelques mots, l'orientation de la démocratie, qui, bien loin de se croire arrivée, se persuade que tout ce qu'elle a fait jusqu'ici n'est guère que la préface de la civilisation de demain.

Tout cela est encore vague, informe ; cela n'a pas encore pénétré les institutions, mais les idées d'aujourd'hui ne sont-elles pas les semences de la réalité de demain ?

Or, voici que la démocratie, ainsi orientée, rencontra tout à coup sur son chemin les organes de la Bonne Presse, frémissants, menaçants, qui lui disaient au nom de l'Eglise et au nom du Crucifié : « Tu n'iras pas plus loin ! Les idées de liberté que tu proclames sont des blasphèmes contre Dieu. L'idéal vers lequel tu t'achemines est un mirage, une séduction envoyée par les puissances sataniques pour ta perte. »

Je n'ignore pas que jamais l'Eglise n'a officiellement chargé ce journal de la représenter, mais le catholicisme français pris en

masse, en acceptant *la Croix* comme son journal, a solidarisé pour longtemps sa cause avec la sienne.

Je sais bien aussi que les gens de *la Croix* abusaient des bénédictions apostoliques pour dire que le Pape était avec eux, plus peut-être que ce n'était strictement exact, mais jamais la hiérarchie ecclésiastique ne voulut voir que le fameux journal était en train de mettre la mentalité catholique à une terrible épreuve, et de compromettre pour longtemps l'honneur de l'Eglise. On ne voulait pas scandaliser, et voilà que, pour éviter de scandaliser des dévotes dont la foi semble pourtant singulièrement robuste, on scandalisait l'élite intellectuelle du pays. Ni le pape, ni les cardinaux, ni l'épiscopat, n'eurent les paroles décisives qui auraient rendu toute méprise impardonnable.

La démocratie fut pourtant assez lente à s'émouvoir des bravades de *la Croix* et de ses satellites. Elle se persuadait, non sans quelque raison, que ces gens faisaient tant de tapage pour grandir leur importance. Elle

aurait voulu passer sans les voir, ne pas se laisser détourner par eux du but vers lequel elle s'acheminait. Mais cette sérénité ou ce dédain, ne furent pas compris par les « zé-lanti » du parti clérical. Croyant que leurs adversaires refusaient le combat, ils s'élan-cèrent à l'assaut du pouvoir.

En temps de guerre, certains belligérants, persuadés que tout moyen est bon qui conduit à la victoire, oublient le droit des gens. Il en fut ainsi des cléricaux français. La franc-ma-çonnerie leur apparaissait comme la citadelle de la démocratie. Ils tournèrent donc contre elle toutes leurs batteries.

Et alors on vit se dérouler les interminables péripéties de la plus fantastique mystification que l'histoire ait jamais enregistrée. Je ne songerais pas à rappeler ici Léo Taxil et Diana Vaughan, si ceux qui s'en firent les garants et les exploités intéressés avaient avoué loya-lement leur erreur et essayé de la réparer. Mais non, ils ont partagé avec Léo Taxil les bénéfices de leur association, et ils entendent n'en rien perdre, même après que son infamie a éclaté.

Peut-être quelques-uns de mes lecteurs ne savent-ils pas ce qu'est Léo Taxil. C'est un journaliste, né en 1854 et qui, vers 1879, s'était fait une spécialité des attaques contre le clergé. Son œuvre la plus fameuse en ce genre fut un livre intitulé *Les Amours secrètes de Pie IX*. Pendant quelques années, le succès de ces louches publications, avivé par des condamnations retentissantes, fut très grand, mais le public anticlérical lui-même fut vite écœuré du cynisme de l'auteur.

Le sinistre personnage était déjà flétri par le mépris public et voyait sa clientèle le quitter, lorsque, en avril 1885, on apprit tout à coup sa conversion. Le nonce apostolique lui-même daigna le relever de l'excommunication *de latâ sententiâ*, et les journaux catholiques célébrèrent à l'envi le miracle de la grâce !

Il était pourtant évident, même pour les yeux les moins prévenus, que cette conversion n'était qu'une audacieuse tromperie. Il n'y eut qu'une voix dans la presse laïque, pour dire aux catholiques dans quel piège ils donnaient.

Ils ne voulurent rien entendre, et on vit Léo Taxil, aidé de quelques complices, entreprendre la plus immonde des spéculations.

Pendant plus de dix ans, la France catholique fut submergée de publications où, sous prétexte de révéler les secrets de la franc-maçonnerie et de démasquer les ennemis de Dieu, les compères racontaient les plus fantastiques inepties qui aient jamais été inventées par une imagination délirante. Dans les gros volumes, comme dans les livraisons périodiques fiévreusement attendues et lues avec avidité en chaire et dans les couvents, la luxure coulait à pleins bords. A chaque page la pornographie la plus immonde s'étalait pour la plus grande gloire de Dieu.

Le fond même des révélations de Léo Taxil, c'était que les francs-maçons célèbrent un culte satanique. La Messe noire réalise sur leurs autels la présence réelle du Diable, avec cette différence, en faveur du Diable (!), que pour l'hostie diabolique, l'apparence d'hostie disparaît et que le Diable en personne se ma-

nifeste sous les formes les plus imprévues et les plus obscènes (1).

(1) Ce chapitre d'histoire contemporaine n'a pas encore été écrit. On trouvera un résumé très bref, mais précis, dans la brochure de Henri-Charles Lea, *Léo Taxil, Diana Vaughan et l'Eglise romaine, Histoire d'une mystification*, Paris, 1901.

Voici quelques titres pris au hasard, qui en diront assez long sur cette littérature : *Le Diable au XIX^e siècle ou les mystères du spiritisme* ; — *La Franc-Maçonnerie luciférienne* ; — *Révélation complètes sur le Palladisme, la Théurgie* ; — *La Goétie et tout le satanisme moderne* ; — *Magnétisme occulte, pseudo-spiritisme et vocates procédants* ; — *Les médiums lucifériens* ; — *La cabale fin de siècle* ; — *Magie de la Rose-Croix* ; — *Les possessions à l'état latent* ; — *Les précurseurs de l'Antéchrist* ; — *Récits d'un témoin*, par le Dr Bataille, nombreuses gravures, Paris, Delhomme et Briquet, éditeurs, 13, rue de l'Abbaye (12 fr. chaque volume) ; — *Léo Taxil, Révélation complètes sur la Franc-maçonnerie* ; — *Les sœurs maçonnes*, la Franc-Maçonnerie des dames et ses mystères : entière divulgation des cérémonies secrètes des loges de femmes ; Les apprenties ; Les compagnonnes ; Les maîtresses ; Les maîtresses parfaites ; Les sublimes écossaises ; Les chevalières de la colombe ; Les fendeuses ; Les nymphes de la rose, etc. Banquets, amusements et cantiques des maçonnes, Paris, in-12, 3.50, Letouzey et Ané, éditeurs, 51, rue Bonaparte. A la page 400 je remarque une belle annonce, tenant toute une page, de la *Vie de N. S. Jésus-Christ*, par l'abbé C. Le Camus (aujourd'hui évêque de La Rochelle).

Les rires et les sarcasmes avec lesquels la libre pensée accueillit ces flots boueux ne firent que confirmer les pauvres dupes dans leur crédulité.

Il y eut sans doute des ecclésiastiques qui surent voir clair. Faut-il les en féliciter ? S'ils ne furent pas victimes, ils furent donc complices, ce qui est peut-être encore moins honorable. Au demeurant, aucune voix autorisée ne s'éleva pour sauver l'honneur de l'Eglise et séparer sa cause de cette répugnante apologétique (1).

Les journaux ecclésiastiques les plus modérés avaient pris l'habitude de consacrer une rubrique aux révélations. Les encycliques de Léon XIII et les encouragements épiscopaux ne cessaient de faire de la lutte contre la « secte satanique » le devoir essentiel des catholiques militants. Enfin, en 1896, la Com-

(1) Les villes de province eurent aussi leurs révélations antimaçonniques. En 1895, le commandeur Dominique Margiotta publia à Grenoble un retentissant volume sur le Palladisme, culte de Satan Lucifer, précédé de la bénédiction apostolique, d'une longue lettre de M^{sr} Fava, évêque diocésain, qui

mission antimaçonnique de Rome décida d'organiser une véritable croisade contre la Maçonnerie et de convoquer dans ce but un congrès international à Trente. Le choix de cette ville était à lui seul un symbole et un programme. Ces assises extraordinaires se tinrent à la fin de septembre, en présence de trente-six évêques ; elles s'ouvrirent par une immense procession, à laquelle prirent part dix-huit mille personnes. Léo Taxil était le héros du jour.

traitait le maître chanteur de « cher ami ». Il y en avait une autre de Mgr Piavi, patriarche de Jérusalem, de l'archevêque d'Aix, et de toute une série d'évêques.

La désastreuse déroute de M. Taxil ne fit pas perdre à Mgr Fava sa foi antimaçonnique ; dix-huit mois après, il fit un livre intitulé : *le Secret de la Franc-Maçonnerie*, volume qui lui valut un honneur bien rare dans l'histoire. Le pape Léon XIII répondit à l'envoi de l'œuvre par une poésie latine qu'il composa lui-même. En voici les premiers vers :

Extulit ecce caput vesano incensa furore
E stygiis inimica cohors erupta latebris
Divinum numen maiestatemque verendam
Aggreditur : Christi sponsam mordere cruento
Dente audet, premere insidiis atque arte maligna
Prælia mox effrons certamina miscet aperto.

(*Univers*, 7 juin 1898).

Heureusement quatre prêtres allemands eurent la hardiesse d'exiger des indications précises sur Diana Vaughan, l'héroïne imaginaire des publications les plus récentes de M. Taxil. Le triste personnage paya d'audace ; puis comprenant que les choses allaient mal tourner pour lui, il quitta brusquement Trente et rentra à Paris (1), où, quelques mois après

(1) Même après le congrès de Trente, certains organes catholiques hésitèrent. Le 12 novembre, *la Croix* disait : « En attendant les enquêtes officielles qui se poursuivent devant la Commission romaine et devant le Saint-Office, au sujet de Diana Vaughan, nous croyons devoir publier les lettres de personnages officiels auxquelles la presse (?) refuse l'hospitalité. »

Ces lignes étaient suivies d'une lettre authentique du cardinal Parocchi à Diana Vaughan, mais antérieure au congrès de Trente.

L'Univers, au contraire, à partir à peu près de la mi-octobre, battit en retraite et voulut préparer les catholiques à la grande désillusion. Dans un article du 29 octobre, Eugène Veuillot laissa entrevoir les étranges sentiments que son effort provoquait dans la clientèle du journal : « Vous êtes trop intelligent, lui disait un abonné, pour ne pas voir que vous faites le jeu des francs-maçons... c'est pousser trop loin le ralliement ! » « Soyez sûr, affirmait un autre, que les doutes auxquels vous donnez du crédit sont

il annonçait que le 19 avril il présenterait Diana Vaughan elle-même en public.

Au jour fixé, il se présenta seul et déclara que depuis dix ans il avait voulu voir jusqu'où irait l'insondable bêtise des catholiques. Il faillit être écharpé par l'auditoire, et depuis lors plus personne n'a entendu parler de lui.

Après cette lamentable et écœurante campagne, il semble que les victimes de Léo Taxil auraient dû éprouver quelque honte. Les prêtres et les évêques qui s'étaient lancés dans la lutte n'ignoraient pas qu'ils avaient rendu les francs-maçons odieux, en avaient fait des monstres de lubricité, qu'ils avaient semé la révolte dans les familles dont les chefs sont membres de cette association.

habilement semés par des palladistes, des lucifériens, qui ont feint de se convertir afin de nous trahir! » « Parler contre Diana Vaughan, s'écriait un troisième, c'est vouloir empêcher la canonisation de Jeanne d'Arc (?!). »

Si on songe que *l'Univers* est le quotidien catholique qui a la clientèle la plus intellectuelle, on peut s'imaginer la mentalité des abonnés des autres feuilles.

Un homme ordinaire, quand il a fait de pareilles erreurs, les regrette et tâche de les réparer. Il n'y eut rien de ce genre. Parmi les hommes d'Eglise, beaucoup furent furieux d'avoir été mystifiés; pas un seul ne songea à s'excuser auprès de ceux qu'ils avaient traité comme la pourriture de l'univers et la mal-faisance incarnée.

Tout au contraire, il n'y eut qu'une voix pour dire : « Ce sont les francs-maçons qui ont payé Léo Taxil pour tromper les catholiques (1). »

(1) Si je ne me trompe, c'est à M. Gaston Méry, collaborateur de M. Drumont à la *Libre Parole*, que revient l'honneur d'avoir trouvé cette tactique. En janvier 1900, il fit paraître une brochure où il racontait savoureusement les impostures de M. Taxil et leur succès, mais il intitulait bravement cela : *Un complot maçonnique : la vérité sur Diana Vaughan*, Paris, in-8 de 80 p., Librairie Blériot.

C'était d'une géniale simplicité. On maudissait Taxil et ses complices, mais on sous-louait les boutiques où ils avaient si copieusement saigné les croyants catholiques, et sur la couverture écarlate de M. Méry, on trouvait des réclames pour un livre sur « Le Démon », par un prêtre du diocèse de Paris, sur « la Magie Blanche », par Magus, etc.

Dès le 15 janvier 1897, le même Gaston Méry pre-

On eut beau faire remarquer que tous les organes de la libre-pensée avaient averti les catholiques du piège où ils tombaient, que Léo Taxil avait été exclu, comme apprenti, de la maçonnerie où il avait voulu entrer. Rien n'y fit. Pour ces gens-là, la vieille formule du moyen âge est encore en vigueur. On ne doit pas la foi aux hérétiques.

On pensera peut-être que le parti anticlérical profita de Léo Taxil pour ridiculiser l'Eglise. Un peu, mais beaucoup moins qu'on n'aurait pu s'y attendre. Le moment des premières railleries passé, on oublia ; les polémistes eux-mêmes avaient honte de poursuivre des gens si lamentablement crédules (1). Mal-

nait à la Librairie Antisémite la direction d'une Revue bi-mensuelle, *l'Echo du Merveilleux*, évidemment destinée à rallier la clientèle de M. Taxil et à lui fournir la pâture dont elle ne savait plus se passer. Dans le premier numéro, les révélations palladiques étaient remplacées par un long récit des apparitions de la Vierge à Tilly-sur-Seulles, Noël 1896, en présence de M. Gaston Méry.

(1) Ce n'est pas impunément qu'une société se nourrit des révélations de M. Taxil, ou qu'elle croit

gré tout, en 1896, la démocratie était de nouveau prête à offrir la paix à l'Eglise (1).

C'est alors qu'éclata l'affaire de la révision du procès Dreyfus. Je n'ai pas ici à en résumer l'histoire, même brièvement. Il suffira de rappeler quelques faits précis. Je suis très persuadé qu'il n'y eut de mot d'ordre ni de

se guérir en allant écouter MM. Méry, Georges Bois ou M^{sr} Fava.

Le détraquement et la névrose sévissaient sur les catholiques. Aux vitrines des abords de Saint-Sulpice, on voyait flamboyer les livres de prophéties les plus invraisemblables. J'en ai un sous les yeux. C'est intitulé : « *Le Grand coup, avec sa date probable, c'est-à-dire le grand châtimeut du monde et le triomphe universel de l'Eglise. Etude sur le secret de la Salette comparé aux prophéties de l'Ecriture et à d'autres prophéties authentiques*, par l'abbé Em. Combes, curé de Diou (Allier), 3^e édition, in-8^o de 126 pages. « Sa Sainteté Léon XIII a agréé l'hommage de cette troisième édition. »

C'est sans doute à cette mentalité que pensait M. Fonsegrive, quand il a écrit (*Quinzaine* du 1^{er} novembre 1901) : « Délivrons-nous donc des monstres et des chimères ! Ne nous battons plus contre les moulins à vent. »

(1) Ce sont ces dispositions pacifiques que Spuller synthétisa solennellement à la Chambre, le 10 mars 1894, lorsqu'il parla de l'*Esprit nouveau*.

Rome, ni d'ailleurs, mais les forces catholiques sont si bien habituées à manœuvrer comme un seul homme, que tout se passa comme s'il y avait eu un mot d'ordre. Avec un ensemble merveilleux, tous les journaux catholiques insinuèrent non pas seulement que tous les partisans de Dreyfus étaient ses complices, mais que toute personne qui, sans rien soutenir sur la question de culpabilité ou d'innocence, réclamait la révision du procès et sa publicité, était stipendiée par un syndicat de trahison.

Jamais l'unité instinctive de la pensée catholique ne s'était révélée avec autant de force que durant ces terribles journées où l'on vécut dans une atmosphère de guerre civile. En 1870, le dogme de l'infaillibilité du pape avait eu des partisans acharnés et une glorieuse minorité d'adversaires ; en 1896, le dogme de la culpabilité nécessaire de Dreyfus ne connut pour ainsi dire pas d'hérétiques. Il y eut bien quelques prêtres qui, courageusement, simplement, dirent qu'ils n'étaient pas convaincus, qu'ils avaient des hésitations, des

doutes, et qu'en tout cas on devrait bien ne pas faire de la culpabilité de ce juif un article du Credo ; les huées et les inénarrables persécutions, qui accueillirent leurs réserves ne servirent qu'à faire éclater à tous les yeux que l'indépendance civique et politique du croyant catholique est peut-être sauvegardée dans les Pères de l'Eglise ou dans quelque encyclique pontificale, mais que dans la réalité des faits, elle est un mythe.

Lorsque éclata « l'Affaire », du jour au lendemain, la presse cléricale trouva son orientation. Elle eut de la sorte une grande avance sur la presse laïque qui hésitait, cherchait à se faire un jugement, si même elle ne louvoyait pas. Mais ce fut la victoire même des cléricaux qui les perdit (1).

Lorsqu'à la séance du 7 juillet 1898, la Chambre, à l'unanimité, vota l'affichage du discours de M. Cavaignac, cette unanimité même

(1) Voir l'excellent livre de M. Léon Chainé, un des catholiques de la minorité : *Les Catholiques français et leurs difficultés actuelles*, Paris, in-8°, 7^e édition, 1904.

indiquait un entraînement anormal, un vote tumultueux, comme ceux des assemblées populaires, ou mystique, comme ceux des conciles.

Or, voici qu'au lendemain de ce vote fameux, les événements se précipitèrent avec une effroyable rapidité. Le 30 août, le colonel Henry se reconnaissait l'auteur du document dont l'authenticité avait été proclamée quelques jours avant par le ministre de la guerre.

Dès cet instant, une foule de députés et d'innombrables électeurs se demandèrent : « Comment avons-nous pu être si aveugles ? Quelle est la puissance occulte qui, en dévoyant l'opinion publique, a pesé sur nous, à notre insu, et a transformé la représentation nationale en un troupeau apeuré. »

A toutes ces questions il fallait bien répondre que le grand coupable était le cléricalisme. C'était lui qui, en utilisant le réseau des influences religieuses, avait, par d'habiles manœuvres, violenté la conscience française et était parvenu par des voies indirectes à fausser le jugement, non seulement de ses adhérents,

mais aussi celui de citoyens qui ignorent l'Eglise ou même en sont les adversaires.

Quand le calme fut un peu revenu et que le cléricanisme, malgré ses efforts désespérés et ses honteuses alliances, eut perdu une à une toutes les batailles d'une guerre dont il croyait sortir triomphant, la France républicaine tout entière fit son examen de conscience et se demanda comment elle avait pu perdre ainsi tout à coup toute espèce de jugement, d'où venait ce vent de folie qui pendant de trop longs mois avait soufflé sur elle.

Or le coupable était là, toujours fanfaron et menaçant, et qui, bien loin d'avoir honte et de se cacher, entendait continuer son œuvre (1).

(1) Le 25 avril 1901, le fameux P. Coubé prononça à Lourdes, devant un auditoire de soixante mille hommes, son célèbre discours sur « le glaive électoral, » où il évoqua naturellement le souvenir de Jeanne d'Arc et donna à la Vierge Marie un titre sous lequel elle n'avait jamais été saluée, « la Vierge guerrière ! »... « A la bataille, s'écria-t-il en terminant, sous le labarum du Sacré Cœur ! Un labarum n'est pas un signe de paix, mais un signe de guerre. »

Le P. Didon lui-même, le célèbre Dominicain, avait été, hélas ! du côté des gros bataillons. Le 19 juillet

Vers 1896, le cri célèbre de Gambetta : « le cléricanisme, voilà l'ennemi ! » était bien oublié. En 1898, il s'imposait, avec plus de force que jamais, au souvenir et aux réflexions

1898, en présence du général Jamont, généralissime de l'armée française, venu en grand appareil, il prononça un discours sur « l'Esprit militaire, » qui eut un énorme retentissement. Son biographe, le P. Stanislas Reynaud (*Le P. Didon*, in-8°, p. 377, Paris, 1904) nous dit qu'il « y affirma un militarisme ardent, » mais il ajoute que les accusations contre le P. Didon, à cette occasion, étaient fausses.

Le P. Reynaud aurait bien mieux fait de nous donner purement et simplement les paroles prononcées par l'orateur. Chacun aurait pu de cette façon se faire une opinion.

Ce qui est vrai, c'est que, dans l'ivresse du verbe, le P. Didon avait, avec son impérieux génie, déclaré à la France laïque, quel était l'idéal de la France catholique. Se rendant parfaitement compte de l'invincible répulsion qu'inspirait au pays le catholicisme des Jésuites et des Assomptionnistes, il claironna un appel destiné à rallier autour du drapeau de la France catholique la bourgeoisie militaire et financière.

L'accueil fait à ces flots d'éloquence très réelle montra que la démocratie française n'est pas disposée à se laisser entraîner vers cette sorte d'impérialisme que certains soldats, prêtres et commerçants des Etats-Unis d'Amérique, mettent à la mode.

de la démocratie. Elle venait de mesurer avec stupeur les redoutables crises qu'une minorité, en apparence négligeable, peut déchaîner sur un pays, si elle est audacieuse, bien disciplinée et si elle fait appel aux convictions religieuses.

Il y eut alors, dans l'élite intellectuelle et politique de la France, un mouvement profond. Une foule d'hommes parfaitement étrangers aux divisions religieuses, qui jusqu'alors n'avaient pas eu plus de sympathie pour l'anticléricalisme que pour le cléricalisme, secouèrent leur indifférence. L'Eglise leur était apparue tout à coup comme le génie de la réaction, comme une puissance rusée et hypocrite, qui, sous couleur d'indiquer aux simples le chemin du paradis, les enrégimente pour les jeter brusquement au milieu de la mêlée politique.

Dans tout ce qui précède j'ai parlé de l'Eglise et du cléricalisme, à peu près comme si ces deux mots étaient synonymes. Je sais bien qu'ils ne le sont pas, mais parlant en historien qui voit des faits, je suis bien obligé de

constater que, pratiquement, le citoyen français de l'heure actuelle ne peut pas ne pas confondre l'Eglise avec le cléricalisme.

Le cléricalisme s'étant inféodé à l'Eglise, et l'Eglise ayant accepté cet hommage, les défaites chaque jour plus terribles du cléricalisme sont devenues les défaites de l'Eglise, et tout le terrain conquis par la démocratie semble l'avoir été sur l'Eglise.

* * *

A ceux qui ont eu la bonté de me suivre jusqu'ici doit s'imposer la conviction que la séparation de l'Eglise et de l'Etat n'est plus à faire, elle est faite. Le parlement français, en la votant, ne fait en réalité que constater une situation de fait, et chercher un *modus vivendi* qui lui corresponde.

De là vient la tournure calme et pacifique qu'a prise ce grand débat. Si le parlement eût précédé l'opinion publique, elle se serait émue, agitée; mais non, elle a simplement suivi avec une tranquille attention ces discussions où se posait une des questions les plus so-

lennelles que la conscience française ait eu à trancher depuis 1789.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat, comprise comme le parlement l'a comprise, c'est plus qu'un changement de dynastie ou de forme gouvernementale, c'est la clôture d'une époque historique et l'orientation vers des horizons nouveaux.

Ce n'est pas ici le lieu de dire l'accueil qu'a fait la France à la loi, telle qu'elle est sortie des délibérations de la Chambre des députés. Bien des gens se sont étonnés que la démocratie ait appris ce vote sans de bruyantes démonstrations d'enthousiasme. Mais cette tranquillité s'explique très naturellement, si on tient compte de ce qui a été dit plus haut : jamais loi n'avait été votée dans des conditions plus normales. Les spectateurs lointains ou distraits, en voyant la démocratie arrivée à un point où ils ne la soupçonnaient pas, ont pu croire à une victoire inattendue, inespérée de sa part, mais ceux qui suivent son évolution n'ont pas pu être victimes de cette illusion.

Dans le camp clérical, personne ne semble avoir songé à étudier la loi tranquillement, objectivement, à en calculer l'origine et la portée. Avec leur mentalité de méchants colégiens, les uns ont poussé des hurlements de douleur en criant : « C'est injuste ! c'est une loi de persécution ! » Les autres ont levé les épaules et, s'efforçant de sourire, ont dit : « Votre loi est une faillite, une capitulation ! Après nous avoir bien menacés, vous avez eu peur de nous (1). »

Hurlements et sourires manquent également de sincérité et de sérieux.

La loi n'est pas parfaite, car en ce monde aucune chose ne l'est, mais on a pu dire avec juste raison que « les débats avaient été très complets, très réfléchis, que tous les problèmes d'ordre très délicat, qui étaient posés, ont été envisagés avec le plus grand soin par nos députés, que la majorité a permis à la minorité non seulement de parler autant qu'elle

(1) Voir par exemple, dans *le Figaro* du 3 juillet, l'article de M. A. de Mun, de l'Académie française, intitulé : *La mort de la Séparation*.

l'a voulu, mais encore de collaborer à l'œuvre qui devient ainsi commune à tous les partis » (1).

(1) Le pasteur L. Lafon dans *La Vie Nouvelle* du 8 juillet.

II

La situation du clergé en France.

Les longs détails donnés plus haut me permettront ici une brièveté relative : la situation actuelle du clergé est la résultante de ce qui précède. J'ai indiqué quelques-unes des désastreuses erreurs du cléricalisme ; mais quand la démocratie, s'efforçant de ne pas confondre cléricalisme et Eglise, jette les yeux du côté des affaires strictement religieuses, elle n'est guère moins surprise (1).

Voyons quelques faits : Il y a deux ans,

(1) Le livre le plus lu en ce moment dans les milieux catholiques est celui du R. P. Jouët : *Un petit tour par le purgatoire chaque jour en compagnie du Sacré-Cœur de Jésus*. Il a dépassé la centième édition.

M^{sr} le Nordez, évêque de Dijon, et M^{sr} Geay, évêque de Laval, furent l'objet d'accusations abominables. Contre le premier s'élevait l'accusation la plus grave qui puisse atteindre un homme revêtu du caractère sacerdotal, plus grave que celle d'apostasie même, celle de trahison, et d'une trahison non encore cataloguée, je crois, dans l'histoire ecclésiastique. M^{sr} le Nordez aurait été pire que Judas, car Judas ne trahit son maître qu'une fois et puis s'en repentit, tandis que l'évêque de Dijon l'aurait trahi jour après jour, heure après heure. M^{sr} Le Nordez aurait été franc-maçon !

Le crime de M^{sr} Geay, plus sévèrement qualifié par la morale naturelle, l'était moins par la morale « surnaturelle » des congrégations romaines ; ce n'était qu'un dossier nouveau à côté de plusieurs autres dans les cartons du S. Office. M^{sr} Geay, d'après ses accusateurs, aurait violé l'abbesse des Carmélites de Laval et aurait vécu avec elle sur un pied d'étroite intimité.

A Dijon, à Laval, dans la France catholique, le scandale fut énorme. Les deux évêques

opposaient à leurs accusateurs des dénégations indignées. Ils furent insultés dans leur cathédrale par leurs propres prêtres.

Je passe sur les détails. Il y eut un soupir de soulagement dans la conscience publique, lorsqu'on apprit que le pape avait mandé les deux évêques et que leur procès allait être instruit par les tribunaux ecclésiastiques. Beaucoup de gens, en effet, même parmi ceux qui sont étrangers aux choses de l'Église, avaient déploré ces scandales. Heureusement tout le monde n'a pas encore la mentalité de certains cannibales de la presse. On souffrait de la joie féroce avec laquelle certains journalistes exploitaient les affaires de Dijon et de Laval.

Aussi lorsque le Souverain Pontife eut mandé les évêques, se prit-on à espérer que justice éclatante allait être faite ; que si les accusés étaient coupables, l'Église en la personne de son chef, prise d'une sainte indignation, les « vomirait de sa bouche. » ; que s'ils étaient innocents, cette Mère tressaillerait d'une joie indicible, crierait à l'univers entier

l'innocence des fils aînés de son peuple, prendrait par la main ces victimes d'infâmes machinations et les ramènerait triomphants sur leur siège épiscopal.

On attendit.

Quelques semaines plus tard, des notes aussi amphigouriques que brèves, dans les journaux catholiques, annonçaient que M^{sr} Geay avait remis au S. Père sa démission d'évêque de Laval. Quelques jours plus tard on apprit que M^{sr} Le Nordez avait renoncé au siège de Dijon.

Les deux évêques restaient évêques sans diocèse.

Ce fut une véritable stupeur chez plus d'un libre penseur et chez une foule de catholiques.

« Il faut donc que ces évêques soient coupables, disait-on, puisque Rome ne leur a pas permis de retourner sur leur siège. Mais, s'ils sont coupables, pourquoi l'Église, si dure, si implacable aux erreurs dogmatiques, ne sait-elle pas châtier avec éclat ceux qui, étant évêques, sont doublement coupables? »

Que s'était-il passé devant ce tribunal du S. Office, qui a pour préfet le vicaire de Jésus-

Christ ? Nous ne le saurons peut-être jamais. La conscience laïque attendait une parole claire, un jugement éclatant. La conscience laïque avait tort. Ces évêques ont des parents, des amis, une vieille mère peut-être. L'aïeule, en les voyant célébrer, en les entendant murmurer dans le silence du sanctuaire les paroles qui font descendre Dieu dans l'hostie, tressaillera d'angoisse au souvenir des accusations immondes !

Pauvres évêques, laissez-moi vous plaindre ! Si vous êtes innocents, le malaise, les soupçons qui vous entourent sont le supplice le plus effroyable auquel un homme puisse être soumis. Et quelle plume serait capable de dire la désolation dont votre cœur doit être envahi : *Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto* (Ps. LX).

Si vous êtes coupables, je vous plains encore, et je vous plains de n'avoir pas été énergiquement châtiés, car peu à peu, dans la sévérité de la peine, vous auriez peut-être trouvé le relèvement et la rédemption. Vous auriez senti l'admiration naître en votre

cœur pour la main vengeresse. Il y aurait eu là pour vous une sorte de joie, et, quelque amère qu'elle eût été, pourtant moins atroce que la déchéance où vous voilà réduits.

Je me suis arrêté quelque peu aux affaires de Dijon et de Laval, parce que si elles ont été peu remarquées du grand public, elles ont eu un retentissement énorme dans la conscience de certains catholiques français qui ont jugé fort sévèrement les procédés du Saint-Office.

Plus d'un évêque s'est demandé avec angoisse ce que deviendrait son honneur, le jour où il plairait à un groupe d'énergumènes d'ourdir autour de lui quelque infâme machination. Eux qui ne croient pas à l'infaillibilité des tribunaux français, n'auraient aucune crainte à comparaître devant la justice laïque, tandis qu'ils se sont promis qu'en aucun cas ils ne se laisseraient traîner devant le Saint-Office.

Et au-dessous d'eux beaucoup de simples prêtres, qui, dans l'humble situation où ils se trouvent, ne sont pas exposés à de si drama-

tiques dangers, ont été pourtant gênés, étonnés, scandalisés de voir qu'à l'aurore du xx^e siècle, les tribunaux du Saint-Siège semblaient vouloir prendre modèle sur ceux de la Sublime Porte.

J'en reviens à la situation intellectuelle et morale de l'épiscopat français à l'heure actuelle. Dans ces dernières années, il a été de mode de le juger très sévèrement et de le déclarer très inférieur à l'épiscopat du Second Empire ou de la Restauration (1). N'y aurait-il pas peut-être dans ces jugements quelque illusion d'optique? La question me paraît trop délicate et complexe, pour qu'il soit possible d'avoir un avis catégorique et motivé.

L'impression d'ensemble, c'est que le talent, la science, la vertu, le dévouement s'y rencontrent aussi fréquemment que dans le corps enseignant ou dans la magistrature, mais sans qu'il y ait une différence frappante en faveur de l'Eglise. Tous les évêques sont de saints évêques, par définition, comme tous les

(1) Voir par exemple l'ouvrage cité plus haut du baron E. de Mandat-Grancey.

préfets sont des préfets dévoués, par définition. Ce qui frappe dès l'abord dans l'épiscopat français, c'est son aspect conservateur. On use, pour parler à NN. SS., de formes surannées qui, visiblement, ne leur déplaisent pas. Ils attachent aux habitudes, aux préséances, au protocole, une importance qui paraît singulière au commun des mortels, mais on serait sans doute injuste en attribuant toutes ces faiblesses à leur formation religieuse. Les évêques sont fonctionnaires, et à ce titre, exposés à une foule de maladies qui sévissent dans toutes les administrations. Il y a une parole de M^{gr} Rumeau, évêque d'Angers, qui mérite de rester, non pas comme symbolisant la mentalité épiscopale, mais comme symbolisant « l'inerrance » que s'attribuent bénévolement presque tous nos fonctionnaires : « Un évêque ne discute pas, il ne réfute pas, il condamne ! » N'y a-t-il pas des préfets et des inspecteurs d'académie qui ont eu des mots analogues ?

Ce qui est sûr, c'est que nos évêques ont l'air de se croire quelque chose de plus qu'hu-

main. Comme Jésus-Christ, ils parlent beaucoup, mais à l'inverse de Jésus, qui parlait en brèves paraboles, ils parlent en de longs mandements. Ce sont des pièces quasiment liturgiques, qu'on lit à la grand'messe — celle où il y a le moins de monde — d'un ton lamentable (*in tono epistolæ*). Les dévotes qui savent fort bien qu'en écoutant cette lecture elles ne gagneraient aucune indulgence, profitent de ce temps pour égrener quelques dizaines de chapelet et faire une foule d'oraisons jaculatoires, enrichies des plus insignes faveurs *pro vivis et defunctis*.

Dans la plupart des diocèses de France, il n'y a pas d'autre contact entre l'évêque et ses fidèles que la lecture annuelle du mandement de carême. Et l'idée de désirer autre chose ne vient ni à l'un ni aux autres.

Les rapports entre l'évêque et ses diocésains ne sont donc pas sensiblement différents de ceux qui courent entre un préfet et ses administrés. L'un fait des tournées de confirmation, l'autre des tournées de conseil de révision ; l'un parle au nom du pape, l'autre au

nôm du gouvernement ; mais tous les deux en un style grandiloquent et vide qui est de rite en ces circonstances. Il y a quelques années, il y eut une exception, un évêque jeune, ardent, zélé, voulut parler non pas *devant* ses auditeurs, mais *à* ses auditeurs. C'était là-bas, du côté de la frontière, dans une contrée où l'incrédulité n'a pas encore pénétré. Il leur dit sa joie de savoir avec quelle régularité ils accomplissaient toutes les obligations du chrétien : assistance aux offices, communion fréquente, prospérité des associations pieuses ; mais il ajouta, sur un ton qui n'était pas prévu, que tout cela, si bien que ce fût, n'était qu'une préface ; que le chrétien doit se distinguer de la société laïque par ses vertus, entre autres par l'horreur du mensonge, de la fraude et de la tromperie, sous quelque forme que ce soit. Il descendit aux détails précis, déclarant que le vol, commis au préjudice de l'Etat par les contrebandiers, n'était pas moins condamnable que le vol ordinaire.

Ce fut un grand scandale. En quelques jours, toute la France cléricale apprenait qu'il

Laurin

y avait quelque part un évêque qui prêchait contre les vertus « surnaturelles », invitait ses diocésains à faire fi de la messe et du confessionnal. Au près et au loin les dévotes se signèrent douloureusement et se dirent que l'apparition d'un tel évêque annonçait sans doute celle de l'Antéchrist.

Comme on le voit, cette exception même confirme la règle. Presque sans contact avec le peuple, l'épiscopat semble vivre dans une atmosphère de rêve. Je ne m'arrêterai pas à certaines déclarations de guerre à la démocratie qui ont violenté l'opinion, je rappellerai simplement un fait récent et particulièrement grave : Le 28 mars 1905, on a vu les cardinaux français se réunir et rédiger un document où ils semblent prendre à tâche de signifier à la France actuelle qu'ils ignorent les notions les plus élémentaires de sa constitution. Ils ont adressé au président de la République une lettre collective, également coupables, s'ils ignorent que le premier magistrat du pays n'a pas qualité pour recevoir des documents de ce genre, ou si, le sachant, ils

ont voulu se montrer au-dessus des lois.

La lettre — est-il nécessaire de l'ajouter? — n'a eu aucun résultat.

Après cette démarche aussi solennelle qu'intempestive, leurs Eminences sont rentrées dans leurs diocèses, où elles se lamentent et prient pour la France qui ne les entend point.

De divers côtés, on a conjuré les membres de l'épiscopat de se voir, de se réunir, de parler de la séparation imminente, de la discuter entre eux et avec leurs prêtres, avec le public même et devant l'opinion publique, et d'apporter ainsi leur collaboration à l'œuvre qui se prépare (1). Ces appels n'ont pas été entendus. Les évêques craignent évidemment que leur concours ne soit pas accepté. L'idée même d'élever la voix dans des milieux où leur parole n'aura que sa valeur humaine leur est antipathique.

Avec les évêques dont nous venons de par-

(1) Voir par exemple H. Hemmer, *Politique religieuse et séparation*, p. 40 ss.

ler, il n'est pas difficile de s'imaginer ce que sera le bas clergé. Les prêtres séculiers de France constituent un corps d'élite, remarquable de solidarité, d'homogénéité, de decorum, mais comme tous les grands organismes, il est guetté par des maladies spéciales. Cette forme particulière de formalisme, qu'on pourrait appeler le pharisaïsme, sévit sur le clergé plus cruellement que sur toutes les autres administrations, et avec lui son inséparable sœur : la sacro-sainte routine. Ce sont là du moins les troubles qui frappent dès l'abord le spectateur. Il y en a d'autres, moins apparents, mais qui ne sont guère moins redoutables. Le spectre de la délation poursuit sans cesse le prêtre. C'est la peur d'être dénoncé, la terreur que la plus innocente de ses démarches ne soit interprétée à faux, dénaturée, qui a donné à une foule de prêtres français ces allures fuyantes qui révoltent le laïque et qui, plus encore que la soutane, parquent et isolent le prêtre. Dans presque chaque paroisse il se trouve quelque bonne âme pour faire savoir à l'évêché les

lectures ou les fréquentations de M. le Curé ; autour de chaque évêque s'improvise un cercle d'espions bénévoles, et bien intentionnés du reste, qui surveillent Monseigneur au profit d'amis, qui, en général, résident à Rome.

Tout cela n'a rien de cohérent, de voulu, d'organisé, mais n'en est que plus impressionnant. Parmi les cardinaux de curie, il y en a d'ordinaire trois ou quatre qui emploient leurs longs loisirs à centraliser les dossiers les plus hétéroclites, en songeant que de cette façon ils connaîtront le personnel, si, au prochain conclave, le bon Dieu jugeait à propos de leur imposer la lourde charge du pontificat.

Le clergé paroissial est formé dans des séminaires dont les méthodes étaient peut-être excellentes au xvii^e siècle, mais qui depuis lors n'ont subi aucun changement.

Toute l'éducation que reçoit l'enfant destiné au sacerdoce semble avoir pour but d'établir entre lui et ses concitoyens une cloison étanche. Les jeunes prêtres de Paris qui

sortent de Saint-Sulpice n'ont jamais eu un seul journal à leur disposition. Ces hommes qui sont appelés à évangéliser la France actuelle ignorent tout d'elle.

On leur a appris à pourfendre Nestorius et Eutychès, mais on leur a laissé ignorer tous les problèmes qui se posent à la conscience contemporaine.

Pourtant certains d'entre eux ont aperçu quelques coins de nature et de réalité, et, persuadés que leur Eglise est divine, ils veulent aller au devant des multitudes qui se perdent, leur parler, les ramener, les convaincre. Dans l'ardeur et l'enthousiasme de leurs vingt-cinq ans, ils travaillent, étudient, fouillent. Ils conquièrent une licence et quelquefois un bonnet de docteur.

Il semble que la hiérarchie devrait avoir pour eux une bienveillance particulière. Il n'en est rien. En général les évêques se montrent soucieux et préoccupés devant « ces sujets ». Je constate le fait sans oser l'interpréter. Ce qui est sûr, c'est qu'on pourrait dresser des statistiques bien étonnantes, si l'on étudiait,

à Lyon, par exemple, la carrière des prêtres licenciés, comparée à la carrière des prêtres qui ne sont pas même pourvus du baccalauréat ès-lettres.

L'Eglise n'a jamais canonisé l'ignorance, mais dans bien des diocèses les choses se passent comme si les évêques voulaient lui donner une prime (1).

Il y a cependant une vertu moderne à laquelle ils font plus grise mine encore, l'initiative. Celle-là, c'est le péché contre le Saint-Esprit ! le levain de toute hérésie.

Et c'est ainsi que, de quelque côté que nous nous tournions, nous voyons l'Eglise se séparer de la démocratie.

Mais quoi, me dira-t-on, l'Eglise qui, le Vendredi-Saint, au moment d'adorer la croix, prie pour les Juifs, l'Eglise qui, dès le premier siècle de son existence, trouvait des accents d'une émotion infinie pour demander au Seigneur de rassembler amoureusement tous les

(1) V. P. Saintyves, *La Réforme intellectuelle du clergé*, Paris, in-12, 1904.

hommes en une seule famille, l'Eglise dont le soupir a toujours été orienté vers l'union, vers l'universalité, ne saura-t-elle pas trouver des accents nouveaux, pour jeter vers la démocratie une prière qui, comme une sorte de pont bâti par la foi et par l'amour, rapprochera les deux civilisations ?

Préoccupé de cette songerie, je montais, il y a quelques jours, vers cette église de Montmartre, vers cette « basilique du Vœu National », dans laquelle le catholicisme français de notre génération a symbolisé ses rêves et ses aspirations. Il était nuit. Aucun des bruits de la gigantesque cité ne franchissait le seuil du temple. L'ostensoir entouré de lumières et de fleurs rayonnait sur l'autel. Tout à coup un chant éclata, entonné rien que par des voix d'hommes :

Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie
Que nous prions au pied de cet autel...
Pitié, mon Dieu ! si votre main châtie
Un peuple ingrat qui semble vous braver,
Elle commande à la mort, à la vie,
Par un miracle elle peut nous sauver.

(Refrain) Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur,
Sauvez Rome et la France
Au nom du Sacré-Cœur.

et j'eus un frémissement et une angoisse, car dans ces voix qui priaient pour la France, on sentait passer toutes les colères, toutes les rancunes, toutes les imprécations d'un moribond qui ne sait ni se résigner à mourir ni se reconnaître en ses héritiers.

Je conclus donc cet aperçu sur la situation de l'Eglise, en disant que ce qui a perdu l'Eglise en France, ce n'est pas sa dogmatique, c'est sa politique, ou plutôt, si l'on veut être tout à fait juste et précis, ce sont les louches manœuvres qui ont accaparé l'Eglise, malheureusement sans qu'elle élevât devant l'univers une protestation indignée.

III

Conséquences de la dénonciation du concordat.

Ma main se serait refusée à écrire les pages qui précèdent, si je n'avais rien eu à ajouter.

Cette partie de l'Eglise où se sont réfugiés, haineux et épouvantés, les fauteurs de tous les asservissements, puissante encore par les ressources que des gens hantés par des visions analogues à celle de l'an 1000, peuvent, dans un accès d'affolement, jeter à ses pieds, cette partie de l'Eglise est moribonde, elle est déjà morte.

Mais cette église est-elle toute l'Eglise? A cette question que nos lecteurs n'ont pas cessé de se poser en lisant ce qui précède, je suis

heureux de pouvoir répondre par un non joyeux.

Ma joie étonnera peut-être ceux qui savent que je ne suis pas membre de l'Eglise. Elle est pourtant réelle et profonde. La vie me réjouit partout où je la rencontre. On ne discute pas avec des cadavres.

Encore une fois, les libres penseurs qui confondent Eglise et cléricisme sont excusables, puisque l'Eglise elle-même n'a jamais nettement séparé sa cause de celle du cléricisme, mais des observateurs, qui veulent étudier les groupements religieux, doivent, s'ils ne veulent pas s'égarer, tenir grand compte des minorités.

Or, pendant que l'immense majorité des catholiques français compromettaient la cause de l'Evangile et de la foi, dans quelques presbytères de campagne, dans des cellules de séminaristes ou de moines, se préparaient les prémices d'une génération nouvelle.

Je suis sur un terrain dangereux pour ceux que j'admire. Il y a, sur tous les points de la France ecclésiastique, des inquisiteurs béné-

voles qui, pour des motifs divers, se font les dénonciateurs de leurs collègues (1).

La délation est peut-être la plaie la plus honteuse et la moins connue du clergé de France.

Il ne faut pas que ces pages puissent servir d'acte d'accusation entre les mains des pourvoyeurs du S. Office. Je ne rappellerai donc ici que des faits publics, et seulement une très petite partie de ce qui devrait être dit.

Qu'il y ait dans le clergé catholique de France un immense changement au point de vue scientifique, c'est ce qu'a fait éclater le merveilleux succès des ouvrages de l'abbé

(1) « On sent, à lire certains articles, a dit M. Fonsgrive, directeur de *la Quinzaine*, la joie que donnerait à certains hommes, la chute, l'hérésie déclarée de quelques catholiques, prêtres ou laïques, qu'ils n'aiment pas. Semblables à ces oiseaux qui viennent voler autour des maisons où la mort va se poser, ils crient déjà de plaisir dans l'attente du cadavre.

« Oiseaux noirs, oiseaux immondes, nous n'aurons jamais assez de mépris, pour leur ingrate nature, assez de pitié pour leur misère, assez de tristesse pour leur aveuglement. »

Loisy. Les livres du célèbre exégète ne s'adressent pas au grand public : les libres penseurs en général, n'ont pas compris grand chose à la crise provoquée par ce prêtre qui veut rester prêtre. Les protestants lui ont jeté un coup d'œil distrait et, sans comprendre davantage, ont passé, en se figurant que l'exégèse de M. Loisy n'est guère qu'une reproduction de l'exégèse protestante.

C'est donc surtout dans les milieux catholiques que M. Loisy a trouvé d'un côté, des amis et des disciples enthousiastes, de l'autre, des adversaires acharnés.

L'émotion fut grande. Calmée en apparence, elle n'attend qu'une occasion pour se manifester de nouveau, angoissante, tragique.

Ce que Loisy a fait en conquérant la liberté de l'exégèse, M. Chainé et les abbés Dabry (1), Lemire, Naudet l'ont fait au point de vue politique, le chanoine Ulysse Chevalier, M^{sr} Duchesne, l'abbé Houtin, et le P. Delehaye, au

(1) C'est de M. Dabry qu'est la savoureuse phrase : « Ne pourrait-il pas y avoir le pèlerinage des prêtres qui iraient se faire baptiser hommes ? »

point de vue historique. M. Edouard Le Roy vient de le faire avec éclat sur le terrain délicat entre tous, celui du dogme. Jamais, depuis des siècles, on n'avait entendu des catholiques parler sur ce ton. Tout à coup l'abîme entre eux et la pensée libre disparaît.

M. Edouard Le Roy est un laïque, mais cela même n'est-il pas significatif? N'est-ce pas un spectacle étrangement nouveau que de voir un membre de l'Église enseignée se lever et, avec autant de simplicité que de fermeté, demander des explications à sa mère? Les catholiques d'hier et ceux de demain sont d'accord pour chanter avec une foi pareille et un amour égal : *Credo unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam*, mais les premiers ont mis une sorte de point d'honneur à se confier à leur mère, les yeux fermés. Ils éprouvent une voluptueuse sensation à s'abandonner entre ses bras et à s'y endormir, oubliant la tempête qui gronde. Les autres ouvrent les yeux, tantôt par curiosité, tantôt par vaillance et virilité. Il n'y a pas contradiction entre les deux états d'âme. Le P. Portalié a

levé les bras au ciel et s'est écrié : « C'est la fin du catholicisme (1) ! » Non, mon très Révérend Père, c'est la fin d'un catholicisme et l'avènement d'un catholicisme nouveau, ou plutôt c'est une montée de sève nouvelle dans le vieux tronc religieux.

Sainte Mère Eglise, mal conseillée, pourra, dans un accès de colère — quoique j'aie bien de la peine à croire qu'à l'instant solennel, elle fasse les gestes décisifs (*Numquid oblivisci potest mater infantem suum ?*) — désavouer les fils de ses entrailles, mais elle ne pourra pas effacer de l'histoire ce fait qu'elle est leur mère.

Il ne s'agit donc pas ici d'hérésie, ni de schisme. Les associations anticléricales et les rares sectes protestantes qui guettent le mouvement de rénovation catholique, espérant qu'il finira par dévier de leur côté se font complètement illusion. Il y a là quelque chose de plus organique, de plus profond que le mouvement des « Evadés ».

(1) Etudes des PP. Jésuites, 82, rue Bonaparte, Paris, n° du 20 juillet 1905, p. 162.

Le protestantisme, pour lequel j'ai la plus haute estime et un peu d'admiration, a dispersé sur le territoire de la France de nombreux et respectables lieux de culte. Il y en a pour tous les goûts, ou peu s'en faut. Et pourtant, les hommes dont je m'occupe ne songeront même pas à s'y reposer un instant. La raison en est simple. Le protestantisme leur apparaît comme un grand fait historique, mais comme un fait du passé.

« Nous ne sommes plus au temps des hérésies partielles », dit M. Le Roy, et après avoir ainsi, d'un trait de plume, déclaré aux tentatives réformatrices du passé combien elles sont inadéquates, en présence des besoins de l'heure actuelle, il constate que « c'est l'idée même de dogme qui répugne, qui fait scandale » (p. 499).

Nous voici aussi loin de M. Harnack et de Calvin ou de Luther, que du cléricanisme figé qui se croit seul orthodoxe.

« Nulle autorité ne peut faire ou empêcher que je trouve un raisonnement solide ou fragile, ni surtout que telle ou telle notion ait ou

n'ait pas de sens pour moi. Je ne dis pas seulement qu'elle n'en a point le droit, mais que c'est chose radicalement impossible, car en définitive, c'est moi qui pense, et non l'autorité qui pense pour moi. Contre ce fait rien ne saurait prévaloir. Moi-même je ne puis me contraindre ou m'interdire de rencontrer la satisfaction de l'évidence ici ou là » (p. 507).

Voilà un *non possumus* singulièrement net. Et notez bien qu'il n'a pas paru dans une brochure isolée, lancée à travers le monde par son auteur, sans engager aucune responsabilité; il a paru dans *la Quinzaine*, la brillante revue que dirige depuis dix ans le professeur Fonsegrive (Yves le Querdec). M. Le Roy fait donc partie d'un groupe qui se sent assez fort pour voir venir, sans trop d'inquiétude, les lamentations et les colères de ses adversaires.

Ce sont des faits de ce genre qui donnent à ce qui se passe en France à l'heure actuelle un immense intérêt. Les gémissements de ceux qui crient à la spoliation et à la persécution sont soudain couverts par les fanfares de groupes inattendus.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, mais il suffit de se placer un instant en observation pour en voir arriver de tous les points de l'horizon. A Lyon vient de se fonder, sous le titre de *Demain* (1), une Revue hebdomadaire dont le prospectus a des accents de proclamation :

« La France catholique se meurt. Mais elle succombe beaucoup moins aux attaques de ses ennemis qu'aux défaillances et aux déformations qu'elle s'inflige à elle-même dans son propre sein. L'inefficacité d'une religion mal comprise et mal pratiquée à retenir la vie qui se retire de nous, surprend beaucoup d'observateurs à courte vue. Ce phénomène de stérilité est des plus explicables cependant : la France catholique est de moins en moins chrétienne. Sa forme religieuse lui reste assurément. Mais le vase baptisé se vide chaque jour de son contenu spirituel et moral. De telle sorte qu'il ne subsiste plus guère, chez nombre

(1) 10 francs par an pour la France, 12 fr. 50 pour l'Union postale. Bureaux, 2, rue Simon-Maupin, à Lyon.

des nôtres, que l'habitude de gestes et de rites dont ils ne savent plus le sens profond ni la fécondité. Comment s'étonner ensuite si le simulacre religieux demeure sans résultat ! Il s'agit donc de nous guérir tout d'abord nous-mêmes de notre propre mal. Et, puisqu'il est bien démontré que les décadences sociales sur lesquelles tant de pharisiens, éternels frappeurs de la poitrine d'autrui, s'offrent le triste plaisir de se lamenter toujours, sans avoir l'humilité de s'en accuser jamais, ont premièrement en nous leur principe, nous combattons moins les ennemis du dehors que nous ne trancherons au dedans de nous-mêmes. Nous pourchasserons de toutes nos forces, à travers la foule, la misère intellectuelle. Pour subsister désormais en France le christianisme doit se désolidariser de tous les partis de réaction, aussi bien de réaction intellectuelle que de réaction sociale et politique. L'esprit critique a pénétré dans tous les domaines ; rien ne l'arrêtera plus. Le meilleur est de s'en accommoder et de ne faire usage que de procédés scientifiques. Pour nous, toute

vérité démontrée sera une vérité orthodoxe. »

Ah ! je le sais bien, quelques-uns penseront peut-être qu'il s'agit d'une savante manœuvre destinée à tromper l'opinion, d'un ralliement d'un genre nouveau. Mais quel droit avons-nous de suspecter la bonne foi de ceux qui ont écrit ou signé cela ? il y a des paroles à l'accent desquelles on ne se trompe pas.

Ce que je puis affirmer de science certaine, c'est que l'appel de *Demain* aurait été signé par des centaines d'autres ecclésiastiques, si la peur des dénonciations de M^{sr} Turinaz, de M^{sr} Delassus, de l'abbé Maignen ou du P. Fontaine n'avait pas fait tomber la plume de beaucoup de mains.

Les jeunes sont légion et désormais rien ne les arrêtera (1). Tous les catholiques dont je

(1) Au moment où j'écrivais ces lignes, m'est arrivé le numéro d'octobre des *Annales de philosophie chrétienne*, dont l'abbé Laberthonnière vient de prendre la direction. L'article programme a un ton très analogue à celui de *Demain*. Tous ceux qu'intéresse l'évolution des idées feront bien de le lire. Ces messieurs ont eu la bonne fortune de trouver dans saint Augustin (*De Trin.*, IX, I) un passage que

viens de parler ont deviné les nouvelles destinées vers lesquelles s'achemine la France. On s'en va répétant qu'elle est anti-chrétienne

ne désavouerait pas la philosophie la plus actuelle. Ils l'ont pris pour devise : « Cherchons donc, comme cherchent ceux qui doivent trouver et trouvons comme ceux qui doivent chercher encore ; car il est dit : « *L'homme qui est arrivé au terme ne fait que commencer* ».

Les pages qui suivent sont traversées par un admirable souffle de foi en la vérité, en l'avenir, d'optimisme joyeux. On voudrait tout citer. La nouvelle direction de la Revue ne voit pas dans la croyance un arrêt de la pensée, mais au contraire une sorte de ressort destiné à la mettre en mouvement : « S'il en est qui sous prétexte de croire avec fermeté et fidélité considèrent ou se comportent comme s'ils considéraient qu'ils ne doivent pas réfléchir sur la croyance et se fixent ainsi dans un dogmatisme verbal, immobile et exclusif, nous leur dirons qu'au lieu de se grandir à la mesure de la vérité, comme ils y prétendent, c'est la vérité qu'ils rapetissent à leur mesure et qu'au lieu de sortir d'eux-mêmes ils s'y renferment (p. 40)... Toute soumission qui ne vient pas du fond même de l'être, qui n'est pas une adhésion consentie, sur un motif spirituel, se trouve par le fait même illusoire et caduque (p. 43)... Une autorité, quelle qu'elle soit, ne peut jamais faire en nous sans nous rien qui vaille pour le développement de notre vie morale et religieuse (p. 47)... Vouloir se contenter d'être catholique

et anti-religieuse. Ceux qui le disent ont besoin de le croire, afin de pouvoir maudire ses aspirations. En réalité la France n'est qu'ant-cléricale et le cléricalisme, pour elle, est, dans son sens le plus vaste, le trafic des choses saintes. Elle s'étonne, se scandalise, s'indigne, lorsqu'elle voit le prêtre devenir le chef des bandes électorales du comte de Chambord ou de M. Boulanger, et elle est prise d'un malaise presque aussi pénible lorsqu'un pasteur haranguant le président de la République lui

« par grâce » c'est-à-dire sans qu'on y soit pour rien sous prétexte de l'être mieux ou de l'être tout à fait, ce n'est pas seulement courir le danger de ne l'être plus, c'est avoir cessé de l'être, quelque apparence que l'on en garde (p. 20). De la demeure spirituelle où, fidèles du Christ, nous habitons sous la protection de Pierre, on ne peut nous contester le droit, si nous savons l'exercer, de montrer aux initiés des mystères d'Eleusis que leurs pensées même les plus ésotériques ne nous échappent ni ne nous effraient, et que s'ils veulent jusqu'au bout chercher la lumière, aimer la vérité, cultiver la liberté intérieure, ils se joindront à nous (p. 21). »

Je ne crois pas me tromper en disant que ces vœux paraîtront fort légitimes à la libre pensée et qu'ils seront salués avec joie par ses représentants les plus incontestés.

rappelle d'un ton peu discret le dévouement des protestants aux institutions démocratiques.

La Libre-Pensée française, dans sa grande majorité, n'a, quoi qu'on en dise, aucune rage anti-chrétienne. Elle l'a bien montré lors de l'apparition du dernier ouvrage de M. Loisy. Elle a bravement applaudi. Et pourtant M. Loisy serait pour elle un adversaire tout autrement redoutable que ceux qui se donnent pour les défenseurs attitrés de l'orthodoxie. Les apologies du traditionalisme intégral pourront bien satisfaire des sacristains ou des frères des écoles chrétiennes qui n'ont aucun besoin ni même aucune notion d'activité intellectuelle ; mais elles ne peuvent que compromettre l'Eglise devant les intellectuels.

Parmi tous les spectacles intéressants que nous offre la vie actuelle, je n'en vois pas de plus grand que celui de cette rencontre inopinée des jeunes catholiques avec les penseurs libres.

Une grande crise intellectuelle, religieuse, morale, sociale, se prépare dans beaucoup de consciences. En mesurer l'origine, la pro-

fondeur et la portée, ne sera sans doute jamais possible. Qui nous raconterait l'histoire du grain de blé durant sa germination dans le sein de la terre ?

J'ai pourtant pu un instant contempler de tout près cette germination d'une vie nouvelle au sein de la vieille Eglise, et j'en ai gardé un indicible souvenir. C'était il y a quelques mois, chez un professeur de séminaire dont j'étais l'hôte. Le soir un jeune diacre me remit un gros cahier manuscrit, sorte de journal confidentiel où, depuis trois ans, quelques élèves de ce grand séminaire ont écrit leurs préoccupations, leurs angoisses, leur idéal, leurs rêves, leur foi. Jamais je n'ai rien vu de si poignant à certains égards, de si grand et de si viril à d'autres. Que de fois, en croisant des cortèges de séminaristes, j'ai été attristé de la fréquence des visages hypocrites, fatigués, blasés, stupides ou grossièrement sceptiques. Quel bonheur de penser que le régime suranné suivi dans ces établissements n'a pas pu y empêcher l'éclosion des fleurs nouvelles !

La note dominante dans les pages que je lus, c'était un énergique besoin de sincérité, de virilité, d'effort, d'initiative, c'était la défiance instinctive du miracle, de la dévotion mécanique, des rites et des incantations, et c'était en même temps un indicible amour pour l'humanité actuelle.

Que se passera-t-il, quand la France connaîtra ce nouveau clergé ? quand elle verra devant elle des prêtres qui ne songeront même pas à s'occuper de politique, qui, sans perdre leur temps à défendre ou à attaquer les dogmes et les formules où la pensée des siècles disparus a résumé ses vues, seront les apôtres de la paix entre les nations, les collaborateurs désintéressés de toutes les entreprises généreuses, les adversaires infatigables de toutes les iniquités, qui montreront dans le chrétien non pas l'homme prédisposé par l'abdication intellectuelle, à toutes les passivités et à toutes les servitudes, mais montreront en lui le témoin par excellence de la liberté, celui sur lequel aucune tyrannie n'a de prise.

Je crois que ce jour-là, la France sera sai-

sie d'une indescriptible émotion. Et si, parmi les prêtres dont je viens de parler et les penseurs libres à côté desquels ils se trouveront tout naturellement, il y a quelque prophète au cœur débordant et au verbe enflammé, nous aurons dans ce pays un réveil de foi tel qu'on n'en a vu nulle part ailleurs.

Ah, j'entends bien les impatiences de ces Messieurs du Saint-Office, cherchant ici à lire entre les lignes, et je devine leurs questions : « Ces catholiques dont vous parlez seront-ils dans l'Eglise ou hors de l'Eglise (Ce qui traduit en latin veut dire : allons-nous sévir contre eux ?) » Je répondrais très volontiers à la question de leurs Eminences, si je le pouvais. Malheureusement les phénomènes historiques ne se gênent pas pour refuser d'entrer dans les catégories de nos pauvres intelligences séniles et dans les cartons de nos dossiers.

Il y a une douzaine de pêcheurs de la Galilée qui jadis donnèrent fort à faire au Sacré-Collège de ce temps-là. C'étaient de fort mauvais juifs puisqu'ils violaient le sabbat, faisaient un triage dans les préceptes de la loi et

se permettaient même de les interpréter ; et c'étaient pourtant de fort bons juifs, puisque c'est grâce à eux que le judaïsme est devenu la préface du christianisme. Pas plus alors qu'aujourd'hui ceci ne tuera cela. Le christianisme d'aujourd'hui, avec ses pharisiens et ses sadducéens, entrera dans l'histoire et sera remplacé par une civilisation nouvelle. Ceci ne tuera pas cela. Ceci sortira de cela (1).

Si l'esquisse que j'ai essayé de tracer est exacte, si les faits qui se passent en France sont bien tels que je viens de les décrire, le lecteur peut de lui-même en tirer les conclusions et s'imaginer quels seront les résultats de la dénonciation du concordat.

J'ai tâché de montrer que dans l'Eglise il y a deux catholicismes, celui d'hier et celui de demain. La dénonciation du concordat achèvera la déroute du catholicisme d'hier ou cléricalisme. Je n'ignore pas qu'il pourra, pen-

(1) On trouvera de quoi compléter tout ce que je dis ici dans un très intéressant volume de l'abbé Klein : *Quelques motifs d'espérer* (Paris, in-12, 1904).

dant quelques années, paraître plus fort que jamais. Il pourra suffire dans certains milieux de quelques irresponsables pour provoquer des explosions de fanatisme. Mais cela aura juste autant de valeur que les manifestations des paysans de la Bretagne ou du Velay, quand la police veut arrêter un sorcier ou un charlatan.

Les adversaires de la démocratie crieront, gémiront ; dans leur épouvante ils jeteront leur or à pleines mains pour provoquer des désordres. Mais cette alliance elle-même des partis de réaction avec les catholiques cléricaux achèvera de discréditer ceux-ci.

Ces catholiques-là ont toujours été des émigrés à l'intérieur. Et lorsque le cléricalisme nous convie à jeter les yeux du côté de l'Allemagne, à admirer l'édifiant spectacle de Guillaume II recherchant l'appui du Vatican, les jeunes catholiques français sont plus scandalisés que les libres penseurs eux-mêmes. Les scènes qui se sont déroulées au Congrès des catholiques allemands à Strasbourg ont profondément ému leur conscience. C'est avec

une profonde stupeur et une réelle tristesse que la France en a eu l'écho. Cela ne nous regardait pas, dira-t-on. Mais quel est l'homme qu'un naufrage n'émeut pas ? Les éclats de joie du catholicisme allemand nous ont attristés, comme nous attristé la joie des pauvres filles qui ont sacrifié leur jeunesse à quelque baron de la finance.

Cette concentration du cléricanisme et son alliance avec le despotisme fera que les jeunes catholiques se rapprocheront de plus en plus de la démocratie et de la libre pensée. M. Jaurès et M. l'abbé Hemmer se sont donné rendez-vous sur le terrain de la liberté et de la raison (1). Et l'hiver dernier on a eu à Paris le spectacle nouveau de conversations où les chefs de la libre-pensée MM. Buisson, Séailles, Seignobos discutaient amicalement avec quelques-uns des membres les plus en vue du clergé catholique sur la séparation. Les libres entretiens recommenceront (2).

(1) V. Hemmer, p. 54.

(2) Ils ont lieu, 452, rue de Vaugirard, et il en est publié un compte-rendu.

Or ce contact entre la démocratie et les jeunes catholiques aura naturellement des effets profonds sur la démocratie. Déjà on sent sourdre, chez quelques-uns des représentants du socialisme, des préoccupations morales et des aspirations religieuses. C'est de ce côté que la lutte contre l'alcoolisme, contre la pornographie, contre la traite des blanches, contre les guerres, a trouvé ses coopérateurs les plus efficaces. Ce n'est qu'un commencement. La France, désormais, comprend la vanité de la politique et du plaisir facile. Elle cherche ! elle cherche un idéal qu'elle ne chercherait pas si bien si, suivant le mot de Pascal, elle ne l'avait déjà trouvé.

Prêtez l'oreille aux paroles que disent au peuple quelques-uns de ses conducteurs les plus écoutés. Ce sont ceux que le cléricisme a voulu déshonorer en les appelant les pontifes de la libre pensée : les Berthelot, les Buisson, les Séailles. Certes, on pourrait souhaiter aux fidèles de beaucoup d'églises d'avoir su se donner de pareils représentants. Pontifes d'un genre bien nouveau, puisqu'ils n'excom-

munient personne et ne cessent de prêcher à leurs fidèles le respect de toutes les convictions.

Tant pis pour les vieilles églises, si elles n'aperçoivent pas le changement immense qui est en train de s'effectuer dans la pensée du peuple de France, si elles s'obstinent à croire que les chefs les plus écoutés de la démocratie ne sont que des démagogues surexcitant par leurs violences les appétits des foules (1).

Ces temps-là sont passés, et il n'est pas rare

(1) Je constate, non sans joie, que le caractère moral et religieux des aspirations actuelles, même les plus extrêmes, a été signalé par un chrétien contemporain, T. Fallot : *Le Livre de l'Action Bonne* (Paris, 1903, in-12, Librairie Fischbacher).

« Le socialisme révolutionnaire, écrit-il (p. 276 et 277), est un fait extraordinairement complexe, un monde en fusion, où le bien et le mal, les aspirations les plus légitimes et les appétits les plus grossiers se livrent une lutte furieuse. Il faut donc s'élever très haut pour acquérir quelques vues d'ensemble et se reconnaître dans ce chaos. Je n'ai pas à m'occuper ici de la signification économique de ce mouvement, mais j'affirme qu'il est impossible de lui dénier une haute portée morale. Il est une protestation passionnée contre l'iniquité et un effort gigantesque pour constituer le globe dans la justice. »

de trouver dans des feuilles révolutionnaires des pages qui font penser à Esaïe ou à S. Paul. Je ne veux pas canoniser M. Deherme, mais si on mettait dans une balance la collection de sa *Coopération des idées*, et de l'autre quelques-uns des recueils de sermons les plus en vogue, de quel côté trouverait-on le plus de préoccupations religieuses, de zèle désintéressé pour le progrès moral de notre génération? *Dicit illis Jesus : Amen dico vobis quia publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei.*

J'ouvre le dernier numéro de la publication de cet incrédule, et j'y lis : « Jamais l'homme n'eut à sa disposition un matériel aussi puissant, une réserve aussi riche, jamais il ne fut assuré d'une sécurité aussi complète et d'un bien-être aussi constant, et jamais il ne fut aussi près du désespoir, et avec toute sa science et ses richesses, aussi misérable au fond. Que chacun regarde autour de soi, outre les attitudes et les apparences et en lui-même sincèrement. Que ce soit l'ouvrier qui peine dans l'usine trépidante et poussiéreuse, le paysan

courbé sur sa terre sous le lourd soleil d'août, l'industriel ou le commerçant, le professeur, le médecin, l'avocat ou le fonctionnaire dans leurs travaux divers, ou bien le parasite qui passe ses jours inutiles sur le champ de course et ses nuits honteuses dans les cabarets chics, ils avoueront le même dégoût d'être ce qu'ils sont, sans autre but qu'eux-mêmes dont ils ont appris les limites, avec le même désir, las et hésitant d'être autre chose, n'importe quoi, ce qu'ils ne sont pas pour s'illusionner encore quelques heures sur eux-mêmes et sur le monde qu'ils se sont fait (1). »

Quand une civilisation sent à ce degré sa vanité, le chemin de Damas n'est pas loin.

En somme, il n'y a en France, à l'heure actuelle, que deux catégories de personnes. Ceux qui ont reçu des siècles passés un trésor qu'ils conservent jalousement sans vouloir ni le regarder ni le laisser voir, et ceux qui, quel que soit le trésor qui leur ait été légué, cherchent, marchent, vont vers l'avenir.

(1) *Coopération des idées*, n° de septembre-octobre 1903, p. 319.

La révolution de 1789 n'a été qu'une préface et un éclair, l'*anticipation* d'une rénovation profonde et organique (1). La France

(1) Sans les difficultés suscitées par la Constitution civile du clergé, la Révolution aurait eu une destinée bien différente. L'échec — relatif — de l'effort de 1789 est en somme dû à l'opposition cléricale. Aujourd'hui la plupart des cléricaux, rappelant ces faits, célèbrent par avance l'écrasement de la démocratie, et se grisent à la pensée des terribles vengeances de Dieu (dont ils seront naturellement les exécuteurs). Je ne voudrais point les contrister, mais je suis bien forcé de leur dire que dans leur enthousiasme, ils ne tiennent aucun compte de la diversité des temps. En 1789 la France était (sauf ces Messieurs de la noblesse et du haut clergé) profondément catholique et naïvement croyante. Aujourd'hui la France n'est plus ni catholique, ni croyante. Même dans les localités où les offices sont fréquentés, on aurait de la peine à trouver — exception faite des illettrés — des groupes de quelque importance acceptant sans triage l'ensemble des dogmes catholiques.

Je me permets donc de faire remarquer respectueusement à ceux qui s'en vont criant que l'Eglise a passé par bien d'autres crises, que la crise actuelle ne ressemble en rien à celles qui l'ont précédée. Il y a quelques années, on parlait à peu près de même, on mettait le parlement au défi de voter les lois contre les moines ; les lois ont été votées, exécutées ; les moines sont partis, et non seulement la France

laïque se prépare à écrire le livre dont la déclaration des Droits de l'homme n'est qu'un chapitre, et dans cette œuvre la France laïque sera aidée par l'élite du clergé. Le cléricisme pourra traiter ces prêtres d'apostats : les cris de haine ne parviendront même pas aux oreilles des ouvriers de ce grand œuvre. Il y aura alors un catholicisme nouveau où l'ardeur, le travail, la virilité, l'amour seront les vertus par excellence, un catholicisme qui ne ressemblera pas plus à l'ancien que le papillon ne ressemble à la chrysalide, et pourtant il sera l'ancien, et il pourra mettre demain au fronton de ses temples la parole du Galiléen : *Non veni solvere, sed adimplere* (1).

ne s'est pas levée pour les défendre, mais les manifestations savamment organisées ont échoué de la façon la plus piteuse, et les pauvres moines ont dû passer la frontière au milieu de l'indifférence générale.

(1) Je ne suis pas venu abolir la loi et les prophètes, mais les accomplir.

TABLE DES MATIÈRES

- I. ORIGINE DE LA CRISE. — Que le divorce entre l'Église et la France démocratique est déjà consommé. — Antithèse absolue entre la mentalité cléricale et la mentalité démocratique. — Ce que la démocratie pense des directions pontificales. — La politique du ralliement. — Indifférence et dédain de la démocratie devant les entreprises des Assomptionnistes. — La Bonne Presse. — Le drapeau du Sacré Cœur. — Léo Taxil et Diana Vaughan. — L'affaire Dreyfus . . . 7
- II. SITUATION ACTUELLE DE L'ÉGLISE ROMAINE EN FRANCE. — Les affaires de Dijon et de Laval (M^{gr} Le Nordez et M^{gr} Geay). — Le secret du Saint Office. — Aspect général de l'épiscopat français. — D'un évêque qui s'avisa de prêcher à son auditoire. — La délation dans le clergé. — L'enseignement dans les séminaires. — Le péché contre le Saint Esprit. — La prière pour la France au Sacré Cœur de Montmartre . . . 62

III. CONSÉQUENCES DE LA DÉNONCIATION DU CONCORDAT. — Qu'il est permis de confondre Eglise et cléricalisme. — Prêtres de la minorité. — Le renouveau exégétique. — Ce qu'est le dogme d'après M. Le Roy. — Un nouvel hebdomadaire *Demain*. — Le programme de l'abbé Laberthonnière. — La Libre-Pensée. — Efforts nouveaux jusque dans les séminaires. — Guillaume II le Pieux. — Les pontifes de la Libre Pensée. — Deherme. — Une page nouvelle de l'histoire intellectuelle et morale de la France 80